

Sommaire

Science-Fiction			
Michel BUSSI : <i>Nouvelle Babel</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		4
Science-Fiction			
Octavia E. BUTLER : <i>Bloodchild, second edition</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		5
Science-Fiction			
Octavia E. BUTLER : <i>Lilith's Brood (Dawn, Adulthood Rites, Imago)</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		7
Science-Fiction			
P. Djèli CLARK : <i>Le maître des Djinns</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		9
Science-Fiction			
Hélène CRUCIANI : <i>11 septembre 2061</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		11
Fantasy			
Jean-Claude DUNYACH : <i>L'Empire du Troll</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		12
Littérature générale & Science-Fiction			
Karen Joy FOWLER : <i>The Science of Herself</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		13
Science-Fiction			
Laurent GENEFORT : <i>Mémoria</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		14
Science-Fiction			
Laurent GENEFORT : <i>Les Temps ultra-modernes</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		15
Thriller			
Stephen KING : <i>Billy Summers</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		16
Science-Fiction			
J.D. KURTNESS : <i>Bienvenue, Alyson</i>	chroniqué par Jean-Louis Trudel		18
Science-Fiction			
Amin MAALOUF : <i>Nos frères inattendus</i>	chroniqué par Eric Vial		19
Science-Fiction			
Emily St. John MANDEL : <i>Station Eleven</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		21
Fantastique			
Garth NIX : <i>Les Libraires gauchers de Londres</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		23
Science-Fiction			
Kim Stanley ROBINSON : <i>The Lucky Strike</i>	chroniqué par Pascal J. Thomas		25
Science-Fiction			
Kim Stanley ROBINSON : <i>Lune Rouge</i>	chroniqué par Philippe Paygnard		25

(../..)

Science-Fiction

Rudy RUCKER : *Saucer Wisdom* chroniqué par Pascal J. Thomas 26

Science-Fiction

Florian VERNET : *666 (e avisa-te que soi pas Nostradamus)*
chroniqué par Pascal J. Thomas 27

Essai & Science-Fiction

Ayas, humour et esprit de La Commune,
ouvrage dirigé par Ugo Bellagamba, Estelle Blanquet, Éric Picholle et Daniel Tron
chroniqué par Pascal J. Thomas 28

Science-Fiction & Fantastique

Bifrost n° 108, revue dirigée par Olivier Girard chroniquée par Pascal J. Thomas 29

Science-Fiction

Finalistes du Prix Rosny aîné 2022 chroniqué par Pascal J. Thomas 30

Essai & Science-Fiction

Yellow Submarine n° 140, dossier R C Wagner 3,
revue dirigée par André-François Ruaud chroniquée par Pascal J. Thomas 32

KWS

ISSN : 1767-0551
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 3 n°s

Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France
pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

PayPal, virements bancaires :
nous consulter

Les numéros 1 à 86 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).

Editorial

Salmigondis

Il fut une époque lointaine où *KWS* paraissait fréquemment, et pouvait se payer le luxe de consacrer un numéro entier à un thème donné (le numéro 16, en janvier 1996, ne chroniquait que revues, anthologies ou recueils de nouvelles). Depuis longtemps, les numéros de *KWS* qui arrivent à paraître, toujours plus tard que prévu, ont toute la grâce et l'homogénéité d'un lauréat de concours de chandails moches. On y parle de livres parus il y a des années, de plaquettes obscures, des publications d'éditeurs sis aux franges de l'Arctique, d'ouvrages rédigés dans une poignée de langues que la majorité du lectorat de la revue ne décrypte pas... (soyez reconnaissants, je vous ai cette fois épargné un compte-rendu de *Els Fills del Capità Verne*, une anthologie catalane rendant hommage à Jules Verne, aussi passée de date que disparate et décevante).

Le rouge de la honte devrait colorer nos pages, mais elles restent désespérément en noir et blanc. Car sous l'apparence de la désorganisation, se dissimule une démarche. Oui, me direz-vous, celle, sineuse et titubante, de l'ivrogne en fin de soirée. Un peu. Mais pas seulement. Il y a des questions sous-jacentes — comme, par exemple, le nombre de pages du prochain numéro va-t-il tomber sur un multiple de quatre ? Ou plus sérieusement, quelles sont les limites du genre SF, question qu'il me plaît de poser et re-poser, ou cette notion de limite a-t-elle un sens ? En explorant inlassablement les confins de différentes conceptions de l'imaginaire, nous ressemblons à un conducteur sur des routes de montagne, dont l'auto-radio capte faiblement plusieurs stations dont les signaux se manifestent par

intermittence de vallée en vallée, et souvent se superposent et se mélangent.

Soyons francs, le hasard joue un grand rôle. Si ma petite sœur ne m'avait pas prêté *Station Eleven* — livre qui a connu un grand succès — je ne l'aurais sans doute pas lu. Mais il était trop bon pour que je puisse me retenir d'en parler, et qui sait, il y aura peut-être des lecteurs de *KWS* qui comme moi ont besoin de ce battement d'ailes de papillon pour basculer d'une lecture à une autre, et faire des découvertes durables. *KWS* ne peut pas prétendre à un regard encyclopédique sur la SF, et tout ce dont on y parle doit être considéré à la lumière des œuvres situées au cœur du genre, et de la production éditoriale courante (voire galopante, de nos jours). On devra donc à côté du texte de *KWS*, lire pour le contexte (avec tout le respect que je leur dois) Bifrost, ou un des sites web de référence sur la SF (j'aurais du mal à en conseiller, mais ActuSF est par ailleurs un éditeur sympathique). Et, hasard aussi, si je parle dans ce numéro de *KWS* de livres d'Octavia E. Butler et de Kim Stanley Robinson, c'est parce que Bifrost m'avait commandé des travaux sur ces auteurs majeurs, d'où mes relectures.

Vieux et jeunes

Vous ne lirez plus dans *KWS* les articles réfléchis ni les lettres de lecteur acides de Jean-Jacques Régner. Vous ne les lirez plus nulle part, au demeurant : un AVC a fini par lui être fatal. Il nous manquera ; nos désaccords avaient toujours été cordiaux. Il manquera aussi au groupe Remparts. On aurait voulu qu'il reste avec nous quelques décennies de plus.

Mais si les individus finissent toujours par passer, l'humanité demeure, et pour l'instant, la SF aussi. Depuis trois ans, j'ai le plaisir d'enseigner un peu de SF à des étudiants de première année. Quelques-uns ont des personnalités qui sortent de

l'ordinaire. La plupart, je regrette de l'avouer, lisent Asimov, Bear ou Egan avec la même réticence que je pouvais éprouver à l'égard de Racine quand j'étais au collège. La posture enseignante doit être poison mortel pour le plaisir littéraire ! Mais quand on leur demande d'imaginer une nouvelle de SF (dans le cadre de l'évaluation de leur UE), ils répondent présents, certains sont même lisibles sinon originaux, et au moins un, encouragé par l'expérience, va présenter son texte à un concours régional de jeunes écrivains. La relève doit être là, cachée par les hautes herbes du fossé générationnel.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Michel BUSSI
Nouvelle Babel

Presses de la Cité, février 2022,
456 p., 21,90 €

[langue : français]

En 2097, alors que la société mondiale est définitivement apaisée grâce à la disparition des nations et à la généralisation de la téléportation, l'assassinat d'une dizaine de retraités sur une île privée met sur les dents les meilleurs enquêteurs du Bureau d'Investigation Criminelle (BIC) de l'Organisation Mondiale des Déplacements (OMD). Un tel massacre ne s'est pas produit depuis des années, et l'image du meurtrier captée par une caméra installée dans l'œil du chat d'une des victimes n'a bizarrement pas permis d'identifier l'homme qui ne semble pas utiliser la téléportation pour se déplacer.

Michel Bussi fait partie des nouveaux maîtres du polar français, ses romans sont des best-sellers et il est régulièrement adapté en bandes dessinées ou en fictions télévisuelles. Avec *Nouvelle Babel*, il s'aventure sur les terres de la science-fiction, un domaine qu'il connaît déjà pour l'avoir visité à travers les trois tomes de N.É.O., sa série pour la jeunesse. Malgré l'ambiance franchement futuriste de son récit, il conserve de solides fondations criminelles avec l'enquête menée par le trio de superflics du BIC. Étrangement, alors que les nations sont censées faire partie de l'histoire ancienne depuis l'adoption de la nouvelle constitution mondiale de 2058, le romancier nous présente les trois policiers en usant et abusant de leurs origines nationales. Il y a ainsi le commandant Artem Akinis, le Chypriote sportif et intuitif, la capitaine Mi-Cha Kim, la Coréenne aussi jolie qu'habile avec les outils informatiques, et le lieutenant Babou Diop, le Sénégalais

sage et expérimenté. Les investigations menées par les trois enquêteurs permettent à Michel Bussi de décrire une société qui semble parfaite, véritablement idéale, où chacun peut, grâce à son TCP, se téléporter partout à travers le monde sous réserve de respecter quelques consignes simples et sous le discret contrôle des algorithmes de PANGAÏA. Des règles que l'auteur nous fait découvrir avec une certaine malice en nous invitant à suivre les cours que donne Cléopée Loïselle, jeune et jolie institutrice française qui vit dans une maison traditionnelle japonaise, à ses petits élèves qui sont nés avec la téléportation comme les jeunes générations de ce début de XXI^e siècle sont nées avec un téléphone portable quasiment greffé à la main. Car bien évidemment, le futur de Michel Bussi est le moyen d'évoquer notre présent de plus en plus inquiétant avec ses guerres, ses crises de toutes natures et son changement climatique qui semble impossible à maîtriser. Et, pour enfoncer le clou, Bussi utilise l'archétype du journaliste intègre et rebelle, Lilio de Castro. Cependant, force est de constater que, même s'il prétend n'être qu'un témoin qui ne juge pas les actes de ses concitoyens, le reporter de *l'Indépendante Planet* n'hésite pas à prendre tous les risques pour être le premier à mettre le scoop du moment à la une de son journal, qu'il s'agisse de l'interview du président Galiléo Nemrod, ou de celle d'un trafiquant de TCP.

Outre cette galerie de personnages que le romancier prend le temps de lentement présenter au fil des chapitres et des investigations des agents du BIC, Michel Bussi s'offre, grâce à la téléportation, les plus impressionnants des décors. On passe, en un instant, d'un atoll paradisiaque des Tuamotu au Stade Maracanã, avec une rapide escale sur l'île d'Honshū et sa vue imprenable sur le Mont Fuji ou un *Resort* abandonné perdu sur un sommet himalayen.

Michel Bussi maîtrise totalement la partie technique de son roman, usant de tous les ressorts traditionnels du *thriller*,

y compris le renversement de situation final, pas si inattendu que cela. Si l'on peut apprécier le fait que la langue universelle qui s'est imposée à l'Humanité unifiée n'est pas le sempiternel anglais, mais l'espagnol (par exemple les agents du BIC utilisent ainsi des *tabletas*), l'hispanisation de la société est loin d'être totale. On peut également regretter que la géographie et les frontières supposées disparues de ce monde uni soient finalement si présentes. Par les questions qu'il pose, *Nouvelle Babel* est plus qu'un simple thriller futuriste, car il interroge sur la fragile limite qui sépare l'utopie de la dystopie.

—Philippe Paynard

Science-Fiction

Octavia E. BUTLER
Bloodchild
Second Edition

Seven Stories Press,
 octobre 2005, 214 p., \$ 14.00

[langue : anglais]

Octavia Butler n'a jamais été une nouvelliste naturelle : les histoires qu'elle souhaitait raconter étaient toujours trop longues et complexes. Ce recueil regroupe donc l'essentiel de sa production de textes courts.

On y trouvera deux textes de (relative) débutante, « Crossover » de 1971, qui relève d'un fantastique ambigu, et « Next of Kin », texte de littérature générale dans lequel une jeune fille découvre progressivement, sans que rien soit jamais explicité, la vérité sur sa filiation.

« The Evening and the Morning and the Night », paru dans *Omni* en 1987, est bien plus substantiel. Dans un futur proche, qui pourrait être un présent parallèle, s'est répandue une maladie génétique, la DGD. Les patients mènent une vie apparemment normale, ils sont plutôt plus intelligents que la moyenne — mais la

maladie peut les transformer sans crier gare en de sanglants assassins, qui tendent à se suicider très vite en déchiquetant leur propre corps. La société les ostracise, et ils se regroupent et étudient la biologie dans l'espoir de lutter contre leur condition. On perçoit l'analogie avec la situation des *Patternists* et leur transition potentiellement fatale.

Les textes centraux du recueil, parus dans *Isaac Asimov's Science Fiction Magazine* en 1983 et 1984 respectivement, « *Speech Sounds* » et « *Bloodchild* », sont à la fois atypiques dans l'œuvre de Butler jusqu'alors et porteurs chacun d'une idée SF forte. Dans « *Speech Sounds* », les humains perdent l'usage de la parole (et de la lecture) et la civilisation s'effondre faute de communication. On en revient à une guerre de tous contre tous. Nous suivons une protagoniste guidée par sa compassion, dans des extrêmes d'espoir et de tragédie. Le texte est un des plus forts de Butler, écrit à une période sombre de sa vie — une de ses meilleures amies se mourait du cancer, elle-même était entre deux cycles, en recherche d'inspiration...

« *Bloodchild* » a marqué les esprits plus profondément encore. Sur une planète étrangère, la colonie humaine n'a réussi à survivre qu'en concluant un accord avec la race autochtones, des sortes d'insectes géants : certains humains doivent servir d'incubateurs à leurs voisins insectoïdes. Cela paraît affreux, mais c'est vécu positivement, des liens se tissent et le défi littéraire relevé brillamment par la nouvelle est de faire accepter cela au lecteur sans dégoût. Butler, dans son roman *Kindred (Les liens du sang)* avait mis en scène une protagoniste qui apprend à s'accommoder de l'esclavage pour survivre et préserver l'avenir ; elle a toujours soutenu que « *Bloodchild* » n'était pas un texte sur l'esclavage, mais sur ce qui doit être consenti pour survivre sur un monde étranger. On notera toutefois que tout n'est pas rose dans la nouvelle, et que les choses ont été pires encore autrefois : « *Back when the Tlic saw us as not much*

more than convenient, big, warm-blooded animals (...) » (p. 9).

L'édition originale du recueil était complétée par deux essais, « *Furor Scribendi* » et « *Positive Obsession* » qui donnent un aperçu fascinant sur la vie de Butler et sa vocation d'écrivaine.

A tout cela, la deuxième édition ajoute deux nouvelles de plus, datées de 2003, sorties durant une autre période de blocage littéraire de Butler — elle se débattait avec un troisième volume de la série « *Parabole...* », qu'elle n'est jamais parvenue à mettre sous une forme qui la satisfasse. « *Amnesty* » est un bon texte, bourré d'imagination et d'images fortes sur les bulles installées par des extra-terrestres sur des portions du Sud-Ouest des États-Unis pour y exploiter des minerais. Les humains doivent accepter les conditions des extra-terrestres pour y travailler — comme dans la série « *Xenogenesis* », la parole est donnée à une humaine qui collabore sans états d'âme avec les ET, et pourquoi en aurait-elle ? Ils traitent les humains plutôt bien, il est même suggéré que les humains sont leur drogue. Il y a quand même un peu de redite thématique.

La dernière nouvelle, « *The Book of Martha* », est moins SF, et dérive vers le fantastique : Martha est une femme noire, écrivaine, qui meurt et se retrouve au Paradis. Elle se voit offrir par Dieu la possibilité de changer le monde, à l'aide de pouvoirs divins, et d'en faire quelque chose de meilleur — au sein duquel elle retournera vivre comme un individu en bas de l'échelle sociale (elle aura donc intérêt à concevoir une société aussi égalitaire que possible). Hélas, chaque version du monde meilleur imaginée par Martha est viciée par un défaut irréparable... Il est clair qu'on a affaire à une transposition des tourments de Butler elle-même quand elle essayait de construire un nouveau monde imaginaire, de relancer sa série en cours sur un mode utopien...

Si ce livre n'est sans doute pas celui avec lequel je conseille de débiter la

lecture de Butler, il sera indispensable pour ceux que l'autrice intéresse déjà.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Octavia E. BUTLER

Lilith's Brood

Dawn

Adulthood Rites

Imago

Grand Central Publishing, juin
2000, 746 p., \$ 21.99

[langue : anglais]

Le titre a priori déroutant de *Lilith's Brood* dissimule une réédition en omnibus des trois romans de la trilogie « Xenogenesis », publiés à l'origine entre 1987 et 1989. Elle représente une étape importante dans l'œuvre de l'autrice : jusque là, elle avait publié des romans dans la série « Patternist » et un roman isolé, *Les Liens du sang* (des voyages dans le passé esclavagiste par des moyens presque surnaturels). La Xénogenèse est le deuxième grand univers extrapolatif cohérent que Butler met en place avec succès¹, après celui du Réseau, qu'elle avait commencé à élaborer à l'adolescence. De façon regrettable, la publication en français de cette trilogie n'a commencé que récemment². Consolation : cela nous offre l'occasion d'en parler tout en restant dans l'actualité pour le lecteur francophone.

Quand s'ouvre le premier roman de la trilogie, l'humanité a presque réussi à s'exterminer elle-même par une guerre nucléaire. Arrivent des extra-terrestres nomades, les Oankali, dont la technologie est tout entière fondée sur le contrôle génétique d'êtres vivants, et dont la raison de vivre est la collection systématique des

codes génétiques des races de tout l'univers, avec lesquelles ils se métissent systématiquement avant de continuer leur chemin dans la galaxie. Corollaire, il y a de nombreuses branches des Oankali, puisque chaque rencontre avec des étrangers produit une nouvelle race métissée qui va poursuivre l'errance galactique, tandis que des Oankali non modifiés repartent de leur côté.

Lilith Iyapo se soucie peu de ce cadre grandiose. Elle a perdu sa famille dans un accident, échappe par miracle à l'holocauste nucléaire et se retrouve, bien plus tard, ressuscitée par les Oankali, comme tout ce qu'il reste de l'humanité. Mais Lilith est une des rares humains coopératifs. Car la race humaine est déchirée par son intelligence couplée à des réflexes hiérarchiques qui la plongent dans des guerres incessantes, et qui explique l'attitude d'hostilité systématique et de résistance quasi suicidaire adoptée par la plupart des humains.

Lilith passera tout le premier roman à réprimer les velléités de révolte violente de ses compagnons de captivité (souvent des hommes), et à installer un village Oankali en Amazonie : le village est lui-même un énorme organisme vivant, qui héberge et nourrit ses habitants. Ceux-ci ne peuvent plus faire d'enfants selon la méthode humaine traditionnelle : ils doivent passer par la méthode Oankali, qui se reproduisent grâce à un système à trois sexes, mâle, femelle et *ooloi*, ces derniers étant un intermédiaire obligé de la recombinaison des codes génétiques des deux autres parents. La progéniture qui en résultera sera un mélange d'humain et d'Oankali ; les enfants sont d'aspect humain à la naissance, mais ils connaissent une métamorphose profonde à l'adolescence (on se dit que l'adolescence de Butler n'a pas dû être facile !) et peuvent aboutir à un des sexes possibles — quoique dans un premier temps, les *ooloi* doivent tous venir du vaisseau Oankali.

Les humains « résistants », qui croient au début de leur réveil qu'ils ne sont pas

1. Nous ne parlerons pas ici de ses tentatives avortées.

2. *L'Aube* est paru aux éditions Au Diable Vauvert, et les deux autres volumes vont suivre en 2023.

sur un vaisseau spatial et ne veulent pas passer par l'intervention d'Oankali pour modifier leur génome, peuvent revivre sur Terre, on leur donne des outils et ils peuvent construire des villes, leur corps est amélioré pour permettre une vie plus longue, mais ils seront stériles. Et quand ils se seront éteints, et au bout de quelques générations d'humains et d'Oankali nouvelle manière, la Terre sera dépouillée de tout ce qui peut être utile dans sa biosphère, et deux nouvelles races hybrides se lanceront dans l'errance spatiale sur des vaisseaux vivants.

Butler revient souvent sur les détails de la technique génétique de ses extra-terrestres. On pourra trouver ça ennuyeux. C'est aussi, pourtant, un bel exemple du processus constructif et constitutif de la SF : on prend un fantasme, émotionnel et irrationnel, et on s'efforce par une élaboration fictive, mais d'allure scientifique, de la ramener au bercail de la conjecture rationnelle. Ici le fantasme sort tout droit de la mauvaise SF cinématographique, voire du navet lui-même qui avait déclenché le passage à l'acte littéraire de la jeune Octavia Estelle : *Devil Girl from Mars*, la martienne torride qui venait chercher des hommes sur Terre. Plus souvent, toutefois, les *aliens* qui arrivent veulent voler nos femmes ! On sourit en pensant à l'invraisemblance biologique de tels accouplements, mais la série de xénogénèse élabore patiemment le mécanisme et la motivation qui rendent extra-terrestres et humains interfertiles.

Mais la majorité des humains pense comme les mauvais films de SF, et l'intrigue et les rapports entre personnages du premier tome tournent sans cesse autour de la question du rapport aux envahisseurs/sauveurs : faut-il leur résister jusqu'à la mort, ou doit-on s'en accommoder ? De façon très cohérente avec ses autres œuvres (notamment *Kindred* et la nouvelle « Blood Child »), Butler plaide pour la coopération entre espèces, même quand il semble que les conditions imposées aux humains sont parfaitement léonines — on peut arguer

que les humains, prêts à s'auto-détruire, se sont privés eux-mêmes du droit à contrôler leur propre existence. Et les « résistants », tout au long de la trilogie, sont dépeints comme des incarnations de ce qu'il y a de plus répréhensible dans l'histoire de l'humanité, machistes, violents, racistes... et surtout effrayés par tout ce qui leur est étranger, tout ce qu'ils ne comprennent pas.

Mais le destin de l'humanité, comme celui des Oankali, est de se ramifier. Le deuxième volume, situé sur Terre, dans la colonie de Lo — un village humain-Oankali dont le bâti même est, comme le vaisseau extra-terrestre, constitué d'un corps d'un seul organisme vivant. Le roman a pour personnage central Akin, un des fils de Lilith, qui va se trouver séparé de sa tribu pendant des années, enlevé par des résistants qui le prennent pour un enfant purement humain, substitut de ceux qu'ils ne peuvent avoir. Akin se sentira abandonné par les siens — qui ne consentent pas tous les efforts possibles pour le récupérer — et en concevra une grande amertume. Les péripéties traînent peut-être un peu en longueur, mais c'est aussi l'occasion de s'immerger dans ce qui reste de l'humanité à l'écart de l'influence Oankali, même si elle ne peut jamais être éliminée. Akin sera à l'origine d'une entreprise relevant de la résistance intérieure aux desseins des Oankali : il fait accepter aux extra-terrestres l'idée d'une colonie humaine, fertile, qui ne suive pas le modèle Oankali de reproduction et soit autorisée à vivre sa vie, sans guère de technologie à sa disposition. Il y a un piège : la Terre devant mourir, la colonie doit se situer sur Mars, avec ses conditions de vie moins qu'agréables. Ce qui n'empêche pas une population humaine non négligeable de faire le choix de Mars plutôt que de l'interreproduction avec les Oankali.

Comme le deuxième, le troisième volume se déroule en Amérique du Sud, et cette fois-ci son protagoniste est un autre

fil de Lilith, Johdas³, qui en dépit de sa mâle beauté juvénile est profondément hybridé d'Oankali, au point que l'on découvre que son sexe n'est ni mâle ni femelle mais *ooloi*, ce troisième sexe dont le corps est un véritable laboratoire d'ingénierie génétique. L'événement n'était pas prévu par les Oankali, en fait ils avaient expressément interdit que des *ooloi*, avec leur surpuissance génétique, naissent en dehors des confins contrôlés de leur propre vaisseau. Nikanj, le parent *ooloi* de Johdas, s'accable de la responsabilité de l'erreur, et toute la famille doit s'exiler dans la jungle, tant les habitants du village-animal de Lo craignent pour leur santé et pour celle de leur foyer ; en effet, Johdas, quand il s'oublie, peut facilement déclencher des cancers foudroyants chez ceux qu'il effleure, et il faut que Nikanj rectifie en hâte les dégâts involontaires causés par son enfant.

Comme Akin, Johdas est un grain de sable dans la mécanique du plan des Oankali, et il va devoir infléchir leur trajectoire de l'intérieur. Son problème n'est pas de préserver une humanité semi-pure — il est *ooloi*, plus Oankali qu'humain, mais il doit trouver des conjoints humains, mâle et femelle, que les Oankali ne lui accorderont pas, et qui ne peuvent pas se trouver chez les Résistants (qui sont tous stériles, par l'intervention des Oankali). Le dilemme sera résolu par la découverte d'une autre faille dans le plan extra-terrestre — finalement leur contrôle est moins parfait qu'on aurait pu le croire en début de trilogie. Je vous laisse découvrir.

Les premiers pas (j'allais dire premiers contacts) de Johdas avec ses nouveaux partenaires humains donnent lieu à des scènes qui permettent un peu de comprendre pourquoi Butler est tenue pour une figure de la littérature *queer*, alors qu'elle ne met pas en scène d'homosexuels et a toujours expliqué son propre célibat par une sorte d'asocialité —

3. Butler a-t-elle fait exprès de lui donner un nom aussi proche de *Judas*, ou s'agit-il d'un acte manqué ?

après s'être sérieusement, et sans a priori défavorable, posé la question de sa propre homosexualité. Le contact des *ooloi* avec leurs partenaire n'est pas un acte sexuel au sens humain habituel (même s'il aboutit à la reproduction, *in fine*), mais il produit un plaisir encore plus intense. Et il est l'objet d'une répulsion au moins aussi intense de la part des humains résistants que peut l'être le contact homosexuel pour de purs hétérosexuels. Johdas doit ruser et persuader pour consommer son union avec le couple d'humains qu'il s'est choisi, qui une fois surmonté l'obstacle de leurs préventions, lui sont indissolublement liés. On peut lire ces scènes comme la description de la conversion d'un homosexuel refoulé, carapçonné dans son homophobie. Ou sans doute les interpréter autrement !

Ingénieuse, méticuleuse, la trilogie de la xénogenèse est aussi quelque peu répétitive et non exempte d'un parti-pris en faveur des Oankali que semblent parfois démentir les événements imaginés par l'auteur. Ainsi va la création littéraire, elle aussi champ de bataille de l'id et de l'ego. On pourra préférer les meilleurs romans de la très inégale série des *Patternists*. En dépit de ses longueurs, *Lilith's Brood* vaut largement d'être lu, surtout si vous êtes fans de Butler.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

P. Djèli CLARK
Le maître des Djinns
(A Master of Djinn)

Éditions de l'Atalante, « La Dentelle du Cygne »,
février 2022, 480 p., 25,90 €

[langue : français]

Égypte, 1912. Archibald James Portendorf se sent investi d'une mission puisqu'il transporte la sainte relique qui intéresse au plus haut point Lord

Worthington, son employeur et le maître de la Fraternité d'al-Jahiz. Ses membres sont invités à la résidence du Basha anglais, lors d'une de ces soirées caniculaires qui font regretter à Archibald la douceur de son Angleterre natale. Mais la réunion ne va pas se dérouler comme prévu, et ce sont finalement les corps calcinés de tout ce beau monde qui vont mettre l'agente Fatma el-Sha'arawi, enquêtrice du ministère de l'Alchimie, des Enchantements et des Entités surnaturelles, sur la piste d'un nouveau mystère.

Premier roman de Phenderson Djèli Clark, *Le Maître des Djinns* entraîne ses lecteurs dans une surprenante uchronie orientale mêlant magie et *steampunk*.

Bien évidemment, comme toutes les œuvres de science-fiction ou assimilées, ce roman parle ou renvoie à notre réalité. Ainsi, certaines phrases de dialogue résonnent étrangement en cette période troublée, tout particulièrement lorsqu'au détour d'une conversation, l'une des membres de la Fraternité d'al-Jahiz dit que « le Kaiser et le tsar échangent des noms d'oiseaux » laissant entendre qu'une guerre menace en Europe. Mais cela semble n'être qu'une préoccupation bien secondaire pour l'agente Fatma, dans ce monde où l'Égypte est devenue une puissance centrale grâce à l'intégration des Djinns et de leurs pouvoirs magiques au sein de la société égyptienne. En effet, l'enquêtrice doit, comme elle le révèle dès le second chapitre, empêcher certains Djinns surpuissants de semer le chaos, et elle le fait avec une redoutable efficacité et un brin de chance ou de roublardise.

Le romancier joue également la carte du féminisme avec une héroïne au cœur d'une Égypte dominée par un fort traditionnel patriarcat. Il le fait cependant sans naïveté puisqu'il décrit une communauté qui, ayant accordé le droit de vote aux femmes et ayant permis à certaines d'entre elles d'obtenir des postes aussi importants que celui d'agente au ministère de l'Alchimie, des Enchantements et des Entités surnaturelles, met ces rares individualités en avant pour démontrer sa

modernité. Une société et une hiérarchie contre lesquelles Fatma semble être en constante rébellion de par ses choix vestimentaires, des costumes masculins occidentaux, et ses amours saphiques avec la belle et dangereuse Siti, véritable Catwoman orientale. Le personnage de Fatma el-Sha'arawi et ses talents d'investigatrice du surnaturel se déploient totalement dans cette aventure au long cours, mais on a déjà pu suivre ses enquêtes dans la nouvelle « L'étrange affaire du Djinn du Caire » dans le recueil *Les Tambours du dieu noir* (L'Atalante, 2021) et le court roman, d'à peine 140 pages, *Le Mystère du tramway hanté* (L'Atalante, 2021). Le premier texte a servi à présenter Fatma, l'inspecteur Aasim et Siti, une Égypte emplies de magie, et l'Horloge des Mondes qui joue également un rôle dans *Le Maître des Djinns*. On retrouve d'ailleurs quelques bribes de la nouvelle dans le roman qui reprend une bonne partie de la trame du texte court, en le développant à travers quelques pages d'exposition un peu verbeuses, mais aussi et surtout de très belles scènes d'action, ainsi que de splendides descriptions d'une Égypte version *steampunk*. Le roman intègre également les agents Hamed et Onsi, apparus dans la novella *Le mystère du tramway...*

Dans *Le Maître des Djinns*, Fatma et sa nouvelle partenaire, Hadia, enquêtent sur la mort affreuse de la vingtaine de membres de la Fraternité d'al-Jahiz, majoritairement composée de citoyens britanniques. Leurs investigations les mettent sur la piste d'un homme qui prétend être al-Jahiz, celui qui est à l'origine de la libération des Djinns, un événement qui a fait de l'Égypte l'une des plus grandes puissances mondiales. Cela permet à P. Djèli-Clark de décrire, derrière la façade de modernité, les inégalités révoltantes d'une société qui évoque un monde que nous connaissons bien, le nôtre. Le romancier semble prendre un réel plaisir à jouer avec certains clichés, notamment à travers le personnage d'Abigail, la fille de Lord Worthington. Cette Anglaise bon teint

pense avoir assimilé la culture « autochtone » et croit s'exprimer dans un Arabe parfait, alors que son charabia est à peine compréhensible par Fatma et Hadia, qui parlent quant à elles un anglais irréprochable, avec même un petit accent américain pour la seconde. Il joue également avec quelques références bien connues comme ce « C'est plus grand à l'intérieur ? » lâché par Hadia lorsqu'elle découvre l'appartement occupé par le djinn Siwa, visiblement plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur comme un certain TARDIS.

Avec *Le Maître des Djinns*, P. Djèli Clark poursuit l'exploration de cette Égypte uchronique qu'il a imaginée et développée dans des formats plus courts. La traduction de Mathilde Montier permet d'apprécier l'art de la description et l'orientalisme d'un texte qui, s'il sait s'accorder des instants de pause et de réflexion, ne néglige nullement l'action, surtout lorsque la féline Siti sort ses griffes. La fin ouverte du roman laisse espérer d'autres escapades dans cet univers exotique et foisonnant.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

Hélène CRUCIANI

11 septembre 2061

RROYZZ Editions, 2^e trimestre
2019, 246 p., 16 €

1^{ere} édition : Nereïah, août 2016

[langue : français]

L'anticipation à 50 ans d'écart est réputée constituer l'exercice le plus périlleux de la SF : on est trop près de notre époque pour postuler un avenir déconnecté et fantasmagorique, totalement transformé par une inimaginable technologie. Mais on est trop loin pour se satisfaire de l'extrapolation des tendances déjà en germe dans le présent...

Hélène Cruciani contourne la difficulté en présentant un monde finalement très proche du nôtre, marqué seulement par une petite poignée d'innovations technologiques ; les interfaces informatiques que nous connaissons sont remplacées par des « surfaces » peu décrites, mais que l'on supposera plus tactiles et intuitives encore, et surtout, une nouvelle technologie de lecture de l'esprit humain, l'*évulsion*, permet d'en extraire impressions et souvenirs avec différents niveaux de détail (les données ne sont pas de qualité uniforme) — hélas cela ne peut se faire que juste avant le décès, le processus restant intrusif et dangereux. Et accessoirement, illégal. Hors de cela, la société ne semble pas avoir trop changé, ce qui peut surprendre — pourquoi en 2061 New York n'a-t-elle pas les pieds dans l'eau, en dépit de l'allusion épigraphique à Valérian ? — mais l'autrice opère un astucieux pas de côté en situant toute son intrigue dans une Amérique à l'exotisme subtilement forcé (je n'étais pas toujours à l'aise avec la gamme des patronymes). On ne saura pas toujours, donc, ce qui relève de l'extrapolation et ce qui relève de l'étrangeté géographique. Avant tout, le roman peut se passer dans une certaine mesure d'anticipation à l'échelle de la société entière parce que son propos est celui de la résolution d'une énigme familiale. Katherine et Clarence sont des cousines que tout sépare — aspect physique, caractère, carrière. La première est historienne et passionnée par la mise à jour des détails négligés des attentats du 11 septembre 2001, en utilisant, sans trop de souci d'éthique, cet outil documentaire nouveau qu'est l'évulsion ; la deuxième est aide-soignante, et très attachée à sa famille — sa mère Grace et sa grand-mère Destiny. Une kyrielle de personnages secondaires tournent autour des actrices principales : acteurs du monde clandestin de l'évulsion, touristes visitant le mémorial des Tours Jumelles, membres défunts de la famille... Le lecteur est invité à partager le point de vue de nombre d'entre eux.

J'ai parfois eu du mal à suivre ces multiples changements de point de vue, qui se produisent de façon très fluide au cours du récit. Si le roman de Cruciani ne fait que flirter avec les théories de complots, il reste riche en intrigues, et le lecteur (de roman) doit concentrer son attention pour renouer tous les fils qu'on lui tend. Je n'ai sans doute plus les doigts aussi agiles qu'il fut un temps.

Qu'on me pardonne de faire des remarques sur le style (vu la qualité de mon français, c'est un peu l'hôpital qui se moque de la charité), mais j'aurais aussi aimé que Cruciani limite son emploi des adjectifs. J'avais parfois l'impression de voir le 21^e siècle décrit avec le langage en vogue au 19^e ; dommage, car le roman est, lui, sec, tendu et prenant, et l'autrice sait ménager ses surprises et retourner nos points de vue. Il faudra que j'aie pris des nouvelles de ses textes courts.

—Pascal J. Thomas

Fantasy

**Jean-Claude
DUNYACH**
L'Empire du Troll

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne », février 2021, 222 p.,
Cat. 2

[langue : français]

Relevant formellement de la *fantasy*, puisqu'elle se fait un devoir d'aligner, outre son éponyme protagoniste, gobelins, fées, orcs, nains et dragons, la série du Troll est sans doute ce qui s'approche le plus d'un témoignage littéraire sur la vie professionnelle bien remplie de son auteur — ingénieur chez Airbus et manager de maint projet de recherche. Paru alors que Jean-Claude Dunyach venait de prendre sa retraite, le livre, le troisième à mettre en scène notre troll, reflète une incontestable lassitude. Finance et avocats

tenaient déjà, comme il se doit, le rôle des forces du Mal dans le deuxième volet de la trilogie ; ici elles menacent de triompher, avançant bardées de parchemins comminatoires, exposant leur satisfaction sur la rentabilité infinie que l'on peut attendre de l'excavation de trous toujours plus nombreux, toujours plus creux.

Tout commence quand la chère et tendre épouse de notre troll se voit menacée d'être dépossédée de son salon de coiffure, à cause de dettes auxquelles la crise financière a conféré une ampleur insoupçonnée. Pendant ce temps, les nains manifestent un manque d'entrain suspect pour le travail de la mine dont le troll est porion, et boudent jusqu'à la taverne. Il faudrait s'en inquiéter, mais le devoir conjugal avant tout, et comme Specter — sinistre représentant d'un cabinet d'avocats aussi homonymes qu'indiscernables — leur a donné le choix entre l'expulsion ou la récupération héroïque et invraisemblable de l'or jalousement gardé par un dragon, voici troll, trollesse, stagiaire, escortés par les ambitieux Sheldon et Brisène, et par un sous-stagiaire souffreteux, tous lancés sur la piste du précieux métal. On s'en doute dès le départ, dans ce monde de produits dérivés, l'or est un McGuffin, qui poussera la petite troupe à grimper de grotte en glaciers.

Au passage, chacun révèle ses faiblesses et ses obsessions. A vrai dire, j'ai — sans avoir vérifié en détail — l'impression de les connaître déjà, les personnages étant presque tous déjà connus, et n'ayant guère changé depuis le précédent volume. J'aurais accueilli avec joie l'irruption de méchants plus complexes, avec lesquels on ait l'occasion de faire connaissance, mais ils restent en marge du récit, furtifs comme leur fourberie le requiert, sans doute. Sheldon s'est pris de passion pour sa tablette informatique, intrusion incongrue dans le monde *low tech* de la mine des nains, mais sa fixation n'est pas approfondie, en dépit du temps passé dans tunnels et galeries de toutes sortes. Sans doute parce que cela aurait alourdi un récit déjà riche en détours ; le troll

grignote des gemmes et recrache des aphorismes, c'est ce qui fait le charme et le sel de la série. Mais — c'est le cas de le dire — le filon s'épuise, et Dunyach a visiblement choisi un ton plus grave, et plus définitif. Il y a chez le troll un désir de passage de relais, et Cédric-le-stagiaire s'affirme de plus en plus : il continue de commettre de ridicules erreurs, mais n'est plus désormais voué à l'échec inévitable et humiliant. Même avide de changement de vie, le troll ne renonce pas aux jeux de mots qui continuent de faire notre joie (j'aime bien celui sur les piments, p. 98), parsemés cette fois avec quelque parcimonie.

Conclusion et mise en garde, ce dernier volume est une lecture obligatoire pour les amateurs de la série. Et de l'auteur, en qui on a confiance pour rebondir sur d'autres directions littéraires, surprenantes et chatoyantes.

—Pascal J. Thomas

Littérature générale & science-fiction

Karen Joy FOWLER
The Science of Herself

PM Press, « Outspoken Authors » n° 12, novembre 2013, 110 p., \$ 12.00

[langue : anglais]

Karen Joy Fowler occupe une place à part sur les franges de la science-fiction. Il est des auteurs de SF expérimentés qui essaient désespérément de se faire reconnaître hors du genre, sans forcément y parvenir — on pense à Robert Silverberg, ou Philip K. Dick de son vivant ; il en est qui mènent deux carrières en parallèle, à l'image de Iain avec-ou-sans-M. Banks ; il est des auteurs venus du dehors qui mettent leur nez dans la SF de façon plus ou moins convaincante. Fowler, publiée au départ dans les débouchés les plus SF qui soient (dont *Writers of the Future*, anthologie sponsorisée par l'Église de

Scientologie !) s'est très vite retrouvée à écrire des livres qui se vendent tout naturellement comme du *mainstream*, et avec un certain succès ; *The Jane Austen Book Club* a même été adapté au cinéma.

Fidèle à la formule de la collection, ce numéro 12 de « Outspoken Authors » propose trois nouvelles, un essai, et une interview de l'autrice par Terry Bisson. Titrée « More Exuberant Than Is Strictly Tasteful », celle-ci relève plus de la joute verbale humoristique que de l'enquête journalistique, et réjouit l'esprit indépendamment du contenu des propos échangés. L'essai, « The Motherhood Statement », est sans doute moins intéressant : prenant pour point de départ un paragraphe de recommandation pour les aspirants auteurs de SF les incitant à refuser la récupération systématique par la normalité quotidienne, incarnée (à l'américaine) par la tarte aux pommes et la maternité (« motherhood », que je ne sais traduire qu'en ayant recours au néologisme), Fowler prend la consigne à revers en explorant tout ce qui est problématique, voire en voie de dissolution dans la maternité.

Restent trois textes excellents. « The Further Adventures of the Invisible Man » vient chatouiller le statut maternel, avec une tranche de vie d'un pré-ado harcelé dont la mère, célibataire, se voit constamment reprocher l'absence d'homme dans sa vie, explicitement ou pas. Pas de SF dans l'histoire, à l'exception de la fable transparente, racontée à l'enfant, de l'enlèvement de son père par une soucoupe volante. « The Pelican Bar » est beaucoup plus grave : l'adolescente protagoniste y vit une descente aux enfers, dans une société qui semble avoir fait table rase de toute protection individuelle. Dystopie, donc. A ceci près qu'en réfléchissant attentivement au texte, on se rend compte qu'il pourrait sans doute se dérouler dans notre propre monde et révéler une tragédie privée — de la négligence distraite des parents envers ces enfants qui les agacent au bout d'un moment — plutôt que l'agencement d'un

avenir effrayant. On ne nous dira rien : c'est de l'œil du lecteur que naîtra la SF.

Seul texte (avec l'interview) à être publié pour la première fois dans ce recueil, « The Science of Herself » tient son titre d'une citation de Jane Austen, et ne s'imisce jamais dans son œuvre, malgré les fréquentes allusions périphériques à la célèbre autrice, par le biais de ses visites à la cité côtière cornouaillaise de Lyme Regis. Le sujet du récit est Mary Anning, fille d'une famille pauvre, qui va se révéler une découvreuse de fossiles hors pair. Femme et pauvre, elle n'est presque jamais créditée dignement pour son travail, mais elle s'éduque et glisse un pied dans la porte de l'académie royale... On se croit dans une audacieuse entreprise de revanche féministe par le biais de l'Histoire secrète. Il n'en est rien : le personnage de Mary est historique et, pour autant que je puisse le vérifier, tous les détails de sa biographie semblent respectés. On se croit donc, parce qu'on est lecteur de SF, et toujours fasciné par l'anachronisme créatif en matière de découvertes scientifiques.

Et cela me semble la clé du rapport de Fowler à la SF : elle écrit du *mainstream* pour un public qui, comme elle, connaît bien la SF, avec parfois des personnages qui la connaissent eux aussi ; le lectorat est capable de s'emparer du potentiel SF de ses œuvres et d'y discerner les spéculations en devenir. Ajoutons que le tout est parsemé d'observations ironiques à froid sur l'humanité et la société, portées par une langue d'une grande simplicité en surface, mais d'une profonde justesse de ton.

—Pascal J. Thomas

• Des traductions françaises des textes « The Pelican Bar » et « The Science of Herself » figurent dans le (gros) recueil *Comme ce monde est joli*, publié par La Volte en 2021.

Science-Fiction

Laurent GENEFORT

Mémoria

édition augmentée

Gallimard, « Folio SF »,
septembre 2011, 368 p., F8

première édition : Béliat', 2008

[langue : français]

Voici un livre que j'ai souvent voulu lire depuis sa publication, et, en dépit de son titre, souvent oublié sur l'une ou l'autre étagère. À mon éternelle honte. Car Genefort est un auteur doué, toujours remarquablement lisible, et souvent subtil au travers des codes de la littérature populaire.

Prenez le présent roman. Nous sommes sans préavis plongés dans une ambiance de roman d'espionnage, ou de mafia. Le protagoniste et narrateur, jamais nommé — et pour cause — doit accomplir une exécution d'un grand chef criminel qui n'obéit pas assez bien aux autorités situées très loin de sa planète. Mais les chefs mafieux se confondent avec les dirigeants d'entreprise. Pour leur couverture. Ou, selon les planètes, parce que les entreprises, liées au pouvoir, sont toutes nécessairement criminelles. Le lecteur pourra méditer cela, tout en suivant les péripéties compliquées à souhait des trois « contrats » successifs remplis par le narrateur. Ou noter des allusions, comme ce nom de Maldic — ce n'est pas une faute de frappe — attribué à un militaire génocidaire d'une planète de la Couronne (ces planètes issues de la seconde vague d'expansion humaine, comme nous l'apprend le très utile « Lexique de la Panstructure » situé en fin de volume, qui introduit le novice dans le cosmos construit par Genefort).

La substance du roman tient dans la nature dudit narrateur. Il n'a plus de corps depuis longtemps : grâce à un

artefact extraterrestre unique, il est capable de transférer son esprit — ou celui de quiconque — d'un corps à un autre. Sa tactique pour approcher les puissants qu'il doit assassiner est donc toute tracée : jouant les Rastignac de la possession, il va sauter d'hôte en hôte pour remonter la hiérarchie jusqu'à l'entourage de sa cible. Un garde du corps constituant en général le poste d'attaque le plus efficace. Ce qui nous vaut des voyages sur plusieurs planètes, et dans l'esprit d'une grande variété de personnages. D'autant plus que la valise du narrateur, siège de sa machine à transfert mental, lui sert aussi à conserver des ampoules de *mémorias*, de souvenirs provenant de ses divers hôtes qu'il peut revivre à la demande.

Cependant notre tueur immatériel n'est pas dépourvu de scrupules. Il élimine ceux qu'on lui désigne — c'est son gagne-pain — mais prend toujours soin, une fois qu'il a quitté leurs corps, de permettre à ses hôtes de se rétablir, et de s'enfuir, ce qui est souvent nécessaire vu l'usage fait de leur enveloppe charnelle. Et les *mémorias* ne sont pas à finalité récréative : elles servent aussi à chasser le « cauchemar noir » qui poursuit le protagoniste de plus en plus souvent. Pour lui rappeler sa naissance, ou pour lui annoncer sa mort ?

Il n'est sans doute pas indifférent qu'au fur et à mesure que le narrateur prend conscience de son identité, ses préoccupations morales se développent, au point qu'il devienne capable de se sacrifier pour une bonne cause.

Comme on peut s'y attendre avec Genefort, impossible de lâcher le livre. Autant les subtilités de l'intrigue que l'imagination dans la création des formes de vies étrangères sont source de constant plaisir. Peut-être ferai-je à l'édition augmentée, qui ajoute une nouvelle du même cycle en fin de volume, le très mince reproche de ne pas l'avoir placée en prologue, autant par souci de chronologie puisqu'elle doit relater une mission précédente du personnage, que parce que son impact est nécessairement moins intense que celui de la fin du roman. Peut-

être s'offusquera-t-on de la facilité consistant à postuler un unique artefact étranger, utilisable par l'humanité, sur lequel repose une intrigue qui sans lui ne pourrait fonctionner que comme du fantastique, mu par l'irruption d'une magie isolée et inexplicable dans un monde par ailleurs rationnel. Peut-être osera-t-on un parallèle entre le progressif développement d'un sens moral chez un assassin stipendié à l'approche de la mort et les poussées de mysticisme apeuré que la Faucheuse a pu susciter chez les plus sceptiques. Peut-être restera-t-on frustré de ne pas avoir passé plus de temps sous le crâne des divers hôtes du narrateur. Mais le temps passé a été suffisant pour que le roman fonctionne superbement, Genefort n'est pas Dick (il est lui-même, heureusement, je ne pense pas qu'il ait jamais été victime de possession !), et aujourd'hui comme il y a dix ans, *Mémoria* est une lecture réjouissante.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Laurent GENEFORT

***Les Temps
ultramodernes***

Albin Michel, « Imaginaire »,
janvier 2022, 464 p., 22,90 €

[langue : français]

Institutrice, Renée Manadier monte à la capitale, car sa classe a été fermée ; elle espère pouvoir rapidement reprendre l'enseignement qui est sa raison de vivre. Hélas, le ministère ne peut que lui offrir un poste sur Mars, la dernière colonie des nations européennes. Hésitante, notre jeune provinciale préfère chercher un autre boulot dans un Paris débordant de vie et d'activités grâce à la cavorite. Ce métal presque magique défie les lois de la gravité et permet de faire voler les voitures dans les rues de Paris comme les paquebots qui relient la Terre à Mars.

Ayant trouvé un emploi dans un grand magasin, elle évite l'exil martien — jusqu'au jour où elle tombe sur un Martien blessé.

Même si le nom de Laurent Genefort est principalement associé à la science-fiction, notamment avec son cycle Omale, ses incursions dans les univers de la *fantasy* ou de la bande dessinée ont montré son agilité et son adaptabilité. Avec *Les Temps ultramodernes*, il se lance dans l'uchronie au long cours à travers les plus de 460 pages de ce roman qui entraîne le lecteur dans une France de 1925 réinventée à l'aune de l'antigravité. Pour ce faire, Genefort emprunte la cavorite découverte par Herbert George Wells dans *Les Premiers hommes dans la Lune* (1901) et s'inspire librement de la planète explorée par Gustave Le Rouge dans *Le Prisonnier de la planète Mars* (1908). À partir de ces divers ingrédients, le romancier réimagine une société encore à l'aube de l'industrialisation qui intègre un nouveau matériau permettant d'améliorer son quotidien. Cependant, il en restreint les possibilités et introduit le ver dans le fruit. Marie Curie, l'un des personnages historiques qui participent de loin au récit, démontre que la cavorite est un élément radioactif à la durée de vie limitée. Une voiture volante peut donc, du jour au lendemain, ne plus voler, voire s'écraser, et des bâtiments dont les charpentes ont été allégées à la cavorite peuvent s'effondrer. Cette révélation risque de provoquer un autre effondrement, celui des marchés boursiers, et une guerre économique entre les puissances occidentales à la recherche des derniers filons de cavorite.

Venue de sa province natale, Renée Manadier est la narratrice idéale pour nous faire découvrir l'univers débordant de Laurent Genefort. Lorsqu'elle recueille Ogloor, cet étrange Martien aux ailes de chauve-souris, elle s'intègre au récit qui l'entraînera tout naturellement sur la planète rouge. Mais Renée n'est pas le seul personnage que le romancier met en avant, puisqu'il nous fait découvrir

d'autres aspects de cette société uchronique à travers Georges Moinel, ce jeune artiste qui a quitté sa campagne pour conquérir Paris et se retrouve plongé, un peu malgré lui, dans le milieu anarchiste. Tandis que le commissaire Maurice Perreti, aidé par la scientifique Marthe Anvin, enquête sur un mystérieux trafic de cavorite. Enfin, il y a cet inquiétant médecin eugéniste, Marcel Cherry, enrôlé par un agent des renseignements français pour mener une étrange mission sur Mars.

Malgré les contraintes qu'il s'est imposées, Laurent Genefort compose un univers d'une grande richesse qu'il rend accessible à travers des narrateurs dont chacun joue son rôle à la perfection. Renée nous fait découvrir les bases de cette uchronie, Georges y ajoute l'aspect politique, le commissaire Perreti dévoile les racines d'un complot, Marthe, en tant que spécialiste de la cavorite, apporte sa caution scientifique et prend la suite du policier gravement blessé. Quant à Cherry, méchant idéal, convaincu que les êtres inférieurs n'ont pas le droit de se reproduire, il organise sur Mars un véritable camp d'extermination. La mécanique du roman est parfaitement huilée et se met au service tout entier de cette rétrofiction foisonnante.

—Philippe Paygnard

Thriller

Stephen KING
Billy Summers
(Billy Summers)

Albin Michel, septembre 2022,
560 p., 24,90 €

[langue : français]

Billy Summers est un professionnel efficace. Il n'aime pas forcément le métier qu'il fait, mais il le fait bien. Billy Summers est un tueur à gages. Alors qu'il envisage de se retirer, on lui propose un

contrat de deux millions de dollars qu'il accepte. Ce sera son dernier.

Stephen King est le maître incontesté de l'horreur et du fantastique, mais il se plaît à régulièrement surprendre ses *aficionados* avec des nouvelles ou des romans qui flirtent avec d'autres genres. C'est bien évidemment le cas de la trilogie Bill Hodges qui joue pleinement la carte du polar dans son premier opus (*Mr. Mercedes* — Albin Michel, 2015), avant de s'orienter lentement mais sûrement vers le fantastique dans son dernier volume (*Fin de ronde* — Albin Michel, 2017).

Billy Summers se rapproche incontestablement de *Mr. Mercedes*, puisqu'il s'agit d'un roman noir pur sucre avec un antihéros qu'on ne peut qu'apprécier à cause d'un passé douloureux qui explique son choix de carrière. En effet, Stephen King prend le temps, à travers plusieurs *flash-back* de nous exposer les diverses circonstances qui ont conduit Billy Summers à devenir tueur à gages. Pour ce faire, King dote son assassin d'une couverture qui lui permet d'intégrer la petite communauté de Red Bluff, en Californie. Billy Summers s'improvise futur auteur à succès qui écrit son premier livre, sous l'identité de David Lockridge, et bénéficie pour cela d'un bureau dans un immeuble qui offre l'angle de tir idéal sur sa future cible. On retrouve donc dans Billy Summers cet élément récurrent dans l'œuvre de Stephen King qu'est la présence d'un romancier, fût-il amateur et contraint comme Billy. Cette qualité d'écrivain permet ainsi d'intégrer à la narration les souvenirs de notre assassin puisque ce dernier, obligé de patienter de longues journées jusqu'au moment de passer à l'action, commence à rédiger ce qui s'apparente à une autobiographie. Il confie à son Mac Pro, petit placement de produit qui est l'une des marques de fabrique de King avec, récemment, l'iPhone du « Portable de M. Harrigan »⁴, les évène-

ments souvent traumatisants qui ont fait de lui le tueur qu'il est devenu. L'écriture apparaît comme une thérapie bienvenue pour Billy qui a choisi la solitude et refuse de s'attacher. On peut remarquer qu'avant même de connaître ses origines, à aucun moment ce dernier ne nous semble réellement antipathique, même si ses fréquentations, à commencer par le commanditaire du meurtre à venir, un parrain de la pègre de Las Vegas et ses hommes de main, le sont. Billy, qui lit et apprécie *Thérèse Raquin* en privé, mais parcourt les *comic books* d'Archie en public, est présenté comme un tueur professionnel doté d'une morale. Il ne tue que les méchants. Tous ces éléments rendent le personnage de Billy particulièrement attachant surtout lorsque de chasseur, il se transforme en gibier. En effet, après avoir abattu sa cible, il découvre que son commanditaire n'a pas versé la prime attendue et ne donne plus signe de vie, tandis que David Lockridge devient le suspect évident du meurtre. Une fausse identité qui ne masque pas longtemps celle de Billy dont les enquêteurs relèvent les empreintes dans le bureau de son alter ego. Traqué par toutes les polices et par des truands envoyés par son mystérieux bailleur de fonds, Billy se cache et prépare sa vengeance. Alors qu'il fait profil bas, il sauve d'une mort certaine une jeune fille qui s'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage. Deux solitudes s'additionnent le temps d'une belle histoire d'amitié et d'amour totalement platonique.

Billy Summers est bien plus qu'un polar classique avec un tueur piégé par son commanditaire, c'est aussi un récit sur l'humain, avec ses contradictions et ses doutes, ses choix et leurs conséquences. On y retrouve les affres de la création quand Billy, pleinement dans la peau de l'écrivain débutant David Lockridge, affronte la page blanche. C'est surtout un véritable Stephen King lorsque le romancier invoque, à plusieurs reprises, l'Overlook, l'iconique hôtel détruit dans un incendie à la fin de *Shining*, mais dont

4. Dans le recueil *Si ça saigne* (Albin Michel, 2021), également traduit par Jean Esch, chronique dans KWS n° 89, août 2022.

on peut encore sentir l'influence néfaste même à travers un simple tableau représentant ses topiaires.

On ne peut que se laisser happer par ce roman et par le livre à l'intérieur du livre où Billy Summers continue à vivre, même lorsque l'on referme cet ouvrage de plus de 500 pages.

—Philippe Paygnard

Science-Fiction

J. D. KURTNESS

Bienvenue, Alyson

Hannenorak, « Solstice », mai
2022, 40 p.

[langue : français]

Cette nouvelle parue sous forme de plaquette ajoute un texte de science-fiction franche à l'œuvre de cette autrice autochtone⁵ du Canada qui s'est fait remarquer avec le roman *Aquariums* (2019), une saga familiale inscrite dans un futur apocalyptique qui a récemment été traduite et publiée en anglais. Kurtness avait déjà fait la preuve de son talent pour la nouvelle de science-fiction, en particulier dans l'anthologie de futurisme autochtone *Wapke* et la revue française *L'Encrier renversé*. Dans *Bienvenue, Alyson*, elle explore cette fois le thème du premier contact entre l'humanité et des extraterrestres. À moins qu'il ne s'agisse d'une conquête...

Tout commence par la disparition de la mère quinquagénaire d'un étudiant de la petite ville québécoise d'Alma. Son corps sans vie presque intact est retrouvé en pleine forêt, entouré de champignons, et l'enquêteur Gauthier a tout de suite l'intuition que ces champignons sont à l'origine du drame. Ce sont toutefois les pathologistes, les techniciens en scène de crime et les autres policiers qui succom-

bent à la transformation provoquée par les spores. Tous sont gagnés par une quête du plaisir qui leur fait abandonner leurs responsabilités et leurs vies ordinaires. Malgré les tentatives de la circonscrire, la contagion prend une amplitude mondiale. L'atmosphère saturée de spores contamine tous les habitants de la planète, qui meurent dans la joie s'ils peuvent s'allonger sur le sol imprégné par le mycélium qui leur réserve un bienfait additionnel.

Kurtness agrmente d'agréables touches de fantaisie sa transposition québécoise d'une apocalypse plutôt agréable dans l'ensemble, dont les origines ne sont révélées que par les dernières pages de l'ouvrage. Même si l'idée de base d'un cerveau vert a été préfigurée par des auteurs comme Frank Herbert, l'autrice l'exploite avec intelligence pour que le plaisir de lecture demeure au rendez-vous jusqu'à la dernière page.

En imaginaire, des auteurs autochtones récents, comme Cherie Dimaline et Waubgeshig Rice, ont parfois souligné qu'ils n'ont pas besoin d'inventer des apocalypses dévastatrices ou une invasion et mainmise extraterrestre quand leurs propres peuples ont déjà vécu la chose. De la même manière, il serait tentant de lire *Bonjour, Alyson* comme une allégorie ou métaphore de l'assimilation (plus ou moins complète) des peuples autochtones par les colonisateurs occidentaux et leur *Weltanschauung*, mais Kurtness termine sur une note ambivalente qui n'exclut pas que l'inexorable assimilation de l'humanité par un collectif végétal soit quelque peu réjouissante, voire positive.

—Jean-Louis Trudel

5. La maison d'édition Hannenorak est wendat, sise à Wendake. L'autrice appartient à la nation innue, mais a écrit ce texte en français.

Science-Fiction

Amin MAALOUF***Nos frères inattendus***

Grasset, septembre 2020,

332 p., 22 €

[langue : français]

On a beaucoup glosé, dans le fandom et peut-être ailleurs, sur un encore récent Goncourt rattachable à la SF. Quoi qu'on en ait pensé ou dit, ce n'est en tout cas pas un hapax, et qu'il s'agisse d'une victoire ou d'une dissolution, notre genre préféré percole jusqu'au quai Conti, pas seulement sous les espèces de l'uchronie qui se prête bien aux ponts avec la littérature « blanche » ou « légitime ». Reste à voir s'il n'y laisse pas des plumes. Et pour le voir, le plus simple est sans doute de résumer un cas exemplaire. Même si cela prend un peu de temps.

Amin Maalouf, de l'Académie française (où ils sont quarante à avoir de l'esprit comme quatre, disait quelqu'un qui avait sans doute échoué à y entrer), a imaginé un narrateur improbable, auteur canadien de strips pour la presse internationale et de « dessins d'opinion » pour un hebdomadaire littéraire, possesseur par hasard, dans un archipel proche des côtes françaises, de l'essentiel d'une île coupée à chaque marée haute d'une autre, plus importante, le reste de son île étant occupé par une romancière retirée du monde après un livre-culte. Tout d'un coup, il n'y a plus ni électricité, ni téléphone, ni émissions de radio, et le narrateur pense à une guerre atomique, d'autant que Washington s'est mis en tête de collecter les bombes, fusées, etc, « tombées dans de mauvaises mains », entre terroristes divers et satrape caucasien – d'où une énorme tension internationale. Il part en vélo pour l'île sœur, parle avec le « passeur » chargé d'éviter que des gens soient surpris par la marée moyennant un logement de

fonction, un nommé Agamemnon que l'on « dirait issu des amours de Sitting Bull avec une walkyrie » et qui souligne ce qu'a d'absurde l'idée d'un cataclysme général n'épargnant que l'archipel. Chez la romancière, il constate que toutes les radios, soudain, passent la même musique, avant une allocution du président américain, qui se veut rassurante mais est très floue, évoquant des contacts avec ceux qui sont à l'origine de la situation... Électricité et téléphone reviennent, et le narrateur contacte son plus vieil ami, très proche conseiller du même président ; il apprend qu'on a frôlé des frappes atomiques préventives sur le satrape déjà cité, mais qu'un certain Démosthène, éludant tous les contrôles de sécurité, avait expliqué au président que tout avait été gelé...

Agamemnon et Démosthène font partie du même groupe, ou peuple, spectateurs du monde n'y intervenant, avec des moyens extraordinaires, que pour éviter un désastre. Et le premier renvoie à la romancière une de ses phrases, où elle se demande si l'humanité rencontrant son avenir saurait le reconnaître ; il explique (mais est-ce vrai ?) que vers la fin du « miracle grec » (athénien serait moins inexact, mais plusieurs régions de la Grèce sont nommées) une poignée d'« êtres » se sont retirés du monde, constituant une humanité parallèle. Le narrateur s'inquiète de ce que peut devenir celle ordinaire, et craint pour elle le rôle des Aztèques face à Cortez. Il constate que les pannes recommencent, aléatoires, tombe amoureux de sa voisine, en lit pour la première fois le roman, *L'avenir n'habite plus ici* – où elle parle et des possibilités offertes par notre époque, et d'une fin imminente. Le président américain annonce qu'une « puissance intervenante » va ratisser toutes les armes atomiques de la planète, d'où rumeurs infondées d'incidents, d'accidents, de nuages radioactifs ; l'ami conseiller évoque les hypothèses toutes controuvées émises à la Maison Blanche sur cette

« puissance intervenante », pays étranger manipulateur ou extra-terrestres...

Par ailleurs, le ratissage se fait sans heurts, car tout le monde s'endort là où il a lieu (et, au réveil, reste paralysé un temps indéterminé), mais ne concerne pas que le nucléaire militaire. Des résultats de recherches sont effacés sans qu'on puisse savoir pourquoi – il s'agit manifestement d'empêcher qu'on puisse le deviner. Et Démosthène annonce qu'il guérira le président, malade en phase quasi-terminale – ce qui crée une situation psychologiquement et politiquement intenable. Dans l'archipel, la maison d'Agamemnon est mise à sac par les insulaires, lui-même est capturé par des militaires de la base locale, passablement bas de plafond, mais délivré par ses amis, aussi efficaces que les ratisseurs. Le narrateur voit l'humanité ordinaire comme « obsolète, vouée à l'extinction culturelle et morale, ou tout au moins à une marginalisation extrême » du fait de la supériorité des « frères inattendus ». Mais ceux-ci, explique Agamemnon, débattent : partir, rester, réparer les dégâts causés ?

En tout cas, le lendemain, arrive un navire-hôpital, pour remettre sur pied les « momentanément paralysés » et autres. Les insulaires tentent l'expérience avec quelque appréhension, et si les maux soignés sont plutôt invisibles, le doigt atrophié d'un vieux marin, redevenu fonctionnel, prouve l'efficacité du traitement ; à partir de là, les demandes affluent. Même si Agamemnon s'inquiète, prévoyant des attentes déçues – tout comme l'ami du narrateur, conseiller du président américain : ce dernier a d'ailleurs décidé d'interdire les « hôpitaux flottants » dans ses eaux territoriales, refuse d'être soigné lui-même, et incite tous les gouvernements à faire de même – jusqu'à ce qu'un discours lacrymal de son épouse soulève l'opinion en sens inverse et qu'il accepte les soins proposés.

Du point de vue d'Agamemnon, les moyens ne permettent de traiter que moins de 20 000 personnes par jour, il

faudrait donc des siècles, et former les médecins de l'humanité ordinaire à une science supérieure impliquerait une intrication des deux civilisations. De celui de l'ami conseiller, de tels miracles médicaux vont pousser les humains à « se prosterner aux pieds de ces gens », et « à quoi cela sert-il de vivre cent cinquante ans de plus si le monde a cessé de nous appartenir ? ». Quant au président guéri, il se sent illégitime car débiteur envers des étrangers, et laisse en place son vice-président, individu peu recommandable. Quoi qu'il en soit, les bateaux-hôpitaux sont désormais des centaines, et les guérisons vont jusqu'à de quasi résurrections. Toute vie normale est suspendue sur la planète (mais on peut se demander si c'est une vision très réaliste) et l'obsolescence possible de notre civilisation ravit la romancière. Et épouvante le narrateur, qui revient à la comparaison avec l'effondrement des sociétés amérindiennes mais se demande aussi si les périphéries, « les oubliés de la richesse et du progrès » n'ont pas lieu de se réjouir. De fait des Latino-américains considèrent que *Ahora los yanquis tienen sus propios yanquis*.

Et puis, tout d'un coup, l'électricité disparaît de nouveau, les navires-hôpitaux partent. Un attentat du côté de Washington a pulvérisé l'un d'eux ; le vice-président, bigot nationaliste (et faux jeton avec ça) mène une guerre au sommet de l'Etat, est contré, et finalement défait, par le Congrès, les discours de l'épouse du président, et des manifestations qui paralysent tous les pays. Les victimes de l'attentat proviennent de diverses nationalités, dont des médecins « étrangers » ; ils reçoivent des funérailles nationales où réapparaissent Démosthène et sa « reine », Électre, qui dans un discours rappelle que le seul ennemi des hommes est la mort, et non pas d'autres hommes. Et annonce que les dangers immédiats étant écartés, son peuple attendra les décisions du reste de l'humanité : « n'oubliez jamais que vos amis sont là, qui vous contemplent et qui vous atten-

dent ». Autre conclusion, la romancière attend un enfant, ce qui aurait été très improbable avant son traitement.

Fin de ce trop long résumé, fait pour qui veut savoir de quoi il est question sans avoir à lire le roman (« j'ai pas vu, j'ai pas lu mais j'ai entendu causer »). Fin d'un roman qui peut laisser perplexe l'amateur de SF – qui peut par exemple se demander pourquoi, parmi les hypothèses erronées, celle de voyageurs temporels n'apparaît pas (est-elle vraiment moins plausible que celle d'extra-terrestres arrivés en toute discrétion ?). Et qui a ses failles internes, comme la capacité du narrateur à retenir avec précision des vers qu'il entend pour la première fois, ou, simplement, jamais expliquée, l'importance de la romancière et de son ancien livre-culte pour les « frères inattendus », cause de la présence d'un des leurs dans un petit archipel perdu... Fin d'un roman qui fonctionne cependant, qui se lit de lui-même, avec allures de fable, mêlant littératures d'idées (le bref paratexte renvoie aux essais de l'auteur) et d'images (même si celles-ci ne sont pas très nombreuses). D'un roman où il est question à la fois d'un individu, le narrateur, et de l'espèce humaine, ce qui d'une certaine façon nous rapproche de la SF. De vie quotidienne et de politique mondiale, aussi, encore qu'à grands traits. Et du contact entre deux mondes, ou deux civilisations, ce qui ne peut que nous parler ici. Mais aussi d'un roman qui, en un sens, reste au milieu du gué. Certes, il tourne le dos aux facilités du fantastique (toujours plus métabolisable que la SF par la littérature générale), c'est-à-dire à l'événement impossible dont il ne reste pas de trace ou presque, dont on pourrait se demander s'il n'a pas été rêvé, éventuellement à un détail – une preuve – près, qui aurait pu être l'enfant à naître : ici en revanche, la planète entière a été témoin des faits. Toutefois, l'amateur de SF peut juger que si sont évoquées des conséquences pour la planète entière, c'est telles qu'envisagées, imaginées ou supposées par le narrateur, parfois sur la

base de mouvements peut-être éphémères ; en fait, il s'arrête là où les choses deviendraient plus intéressantes, le monde peut-être plus durablement différent, les modifications plus marquées. C'est sans doute de la prudence, mais on peut le regretter.

—Éric Vial

Science-Fiction

**Emily St. John
MANDEL
*Station Eleven***

Picador, 2015, 340 p., £ 9.99

Première édition : Alfred A. Knopf
(USA), Harper Avenue (Canada), 2014

[langue : anglais]

Si ce livre était sorti en 2021, il aurait pu être sommairement exécuté au motif de paraphrase opportuniste de la pandémie en cours. Datant de 2014, il se contente de s'inscrire dans une tradition littéraire bien établie – sans remonter jusqu'à *The Scarlet Plague* de Jack London⁶, on pensera à *I am Legend* de Richard Matheson, ou au *Doomsday Book* de Connie Willis. Mais l'autrice refuse explicitement le recours à tout élément plus spéculatif que la simple émergence d'une maladie aussi contagieuse que foudroyante, une super-grippe, qui met la civilisation technologique hors de service dans l'espace de deux semaines, en tuant au passage 99% de la population.

Si ce roman est vite devenu un classique (et a été adapté en mini-série sur HBO), c'est grâce à ses personnages, et aux échantillons finement extraits de son univers qu'il nous présente. Et à l'ordre très étudié dans lequel il nous les découvre. Le pivot du livre est donné dès l'ouverture : une représentation, à Toronto, de *King Lear*, durant laquelle le

6. Dont la traduction en occitan a été chroniquée dans KWS n° 89, août 2022.

titulaire du rôle principal, Arthur Leander, succombe sur scène à une crise cardiaque. Le livre alterne entre des scènes de la vie d'avant, essentiellement consacrées à Leander, ses trois épouses successives (parallèle inévitable avec les trois filles de Lear), son fils, et son meilleur ami. Dans le monde d'après, nous suivons surtout Kirsten Raymonde, actrice enfant avec un petit rôle dans la pièce, et Jeevan Chaudhury, l'infirmier qui tente en vain de ranimer Arthur quand il s'effondre sur sa dernière scène. L'intrigue progresse au gré des flash-backs et des différents points de vue, on croit se promener, mais rien n'est laissé au hasard, la mécanique est parfaitement ajustée et se referme en conclusion, en laissant juste ce qu'il faut d'inquiétude et d'espoir.

Avant de jouer Shakespeare, Leander a été une vedette de cinéma. Si le monde d'avant se pare du clinquant de Hollywood, vu par le téléobjectif des paparazzi, le monde d'après est lui aussi présenté à travers les yeux des artistes. Nous suivons, brièvement, les tribulations dans le Michigan rural d'une troupe itinérante, *The Symphony*, qui propose à chaque étape théâtre shakespearien — le seul répertoire dont on soit sûr qu'il motive tous les publics (anglophones, s'entend) — et musique classique — malgré sa difficulté technique, c'est une forme d'art qui était déjà à son apogée dans un monde sans électricité ! Là encore, le motif est très familier : qu'elle se compose de musiciens, de troubadours, de bouffons, d'acteurs ou d'acrobates, la troupe itinérante dans un monde trop grand et trop fragmenté pour être intelligible est un procédé éprouvé, que l'on peut placer dans un pays déchiré par la guerre, dans l'Ouest sauvage, au Moyen-Âge, et même dans l'espace interstellaire, comme ont pu le faire Barry Longyear ou Laurent Genefort. La caravane fournit à la fois une famille avec ses intrigues, un spectacle pour affirmer l'importance de l'art, et un paysage tantôt charmant, tantôt périlleux.

Non qu'Emily St. John Mandel tombe dans le travers de la violence à tous crins, qui à mon sens saupoudre d'ennui la grande majorité des récits post-apocalyptiques. Bien sûr la police disparaît, bien sûr la précarité de la subsistance et l'absence de soins médicaux appropriés raccourcissent radicalement l'espérance de vie, mais la violence, comme tout le reste, devient difficile à exercer faute de matériel adéquat. Il faut posséder des réserves résiduelles de munition, ou un arc en bon état et savoir s'en servir, ce n'est pas donné à tous. Si ses personnages doivent parfois laisser mourir, et plus rarement tuer, Mandel privilégie les tracasseries de la vie quotidienne. Sans pour autant insister sur la solution de tous les problèmes techniques qui surgissent : on sent là que ce roman de SF est conçu par une plume extérieure aux préoccupations habituelles du genre.

Il est des non-lecteurs de SF qui expliquent leur malaise face à celle-ci par le refus de se projeter dans des époques postérieures à leur décès. Et se tournent, disons pour faire simple, vers une littérature centrée sur les personnages plus que vers les collectivités. Dans *Station Eleven*, la mort d'Arthur Leander — dont la Grippe Géorgienne est entièrement innocente — coïncide avec l'effondrement de la civilisation, et le récit de sa vie est la fenêtre par laquelle nous voyons le monde d'avant. Un monde que l'autrice, c'est de bonne guerre en littérature blanche (ou pas), peuple en partie de sa vie ; comme elle, Arthur, et sa première épouse, Miranda, ont passé leur adolescence sur une île rurale de Colombie Britannique, et sont allés à Toronto pour leurs études. Mandel est canadienne, et reflète discrètement cette identité qui, dans sa version anglophone, nous est difficile à distinguer de celle des États-Unis. On peut y voir la source du peu de goût de ce roman pour les armes à feu — les Étatsuniens, eux, défourailent à tout-va. Si la seule référence musicale explicite du livre est à

REM⁷, groupe d'Athens, Georgie (celle du Sud des USA), je n'ai pu m'empêcher de penser à « The Loner » de cet autre Canadien qu'est Neil Young en voyant Luli, le loulou de Doctor Eleven, personnage de *comic book*, décrit comme « a cross between a fox and a cloud »⁸ (p. 42, chapitre 8).

Les pérégrinations du Symphony le long des Grands Lacs, sur les côtes du Michigan, cet Etat qui « ressemble à une moufle », ne les mènent que dans des bourgades où les points d'intérêt sont les anciennes stations-services, motels, ou restaurants de chaînes de fast food. Il a fallu rester proche des étendues sauvages pour survivre, grâce à la chasse, plus évoquée que l'agriculture. J'y vois aussi un tropisme de l'autrice pour les bourgades et la vie rurale, plus saturées de sentiments que les villas de Beverly Hills ou la rangée de tours de verre torontiennes sur la rive du lac Ontario.

Avons-nous affaire à une anticipation anti-SF et technophobe ? Pas du tout ! La plupart des personnages vivent dans le regret de la civilisation d'avant, le chapitre 6 est consacré à une liste incomplète et nostalgique des avantages de la civilisation disparue, et quand le roman vire à la quête, c'est vers un aéroport que se dirigent les personnages. Quelqu'un là-bas s'est mis en tête de constituer un musée de la civilisation, emplis d'objets technologiques disparates et désormais inutilisables, téléphones et ordinateurs, comme des bijoux pieusement conservés qu'auraient portés les aïeux des humains du monde d'après. Et le lien entre passé et présent, s'il repose sur l'art et la culture, Shakespeare et Beethoven côté public avec le Symphony, mais *Station Eleven* côté privé — un *comic book* écrit et dessiné par Miranda, publié à compte d'auteur, dont un des rares exemplaires tombe entre les mains de Kirsten, qui le chérit comme une relique. *Station Eleven*, le *comic book*, est

7. Et ça reste allusif : « It was the end of the world as they knew it », chapitre 30, p. 176 ; Jeevan se voit prié par son frère d'arrêter de chanter ça.

8. « He's a perfect stranger, like a cross of himself and a fox » (*The Loner*).

une histoire de SF sans vergogne, située sur une planète artificielle largement aquatique qui a fui la Terre désormais hostile aux humains. Le lecteur tracera aisément les parallèles, mais ce qui compte est que ce totem du relais entre passé et présent parle le langage d'une SF naïve et populaire.

Station Eleven est le quatrième roman de Mandel, et le premier où elle s'est essayée à la SF (il y en a eu un autre en 2022, *Sea of Tranquility*). Elle ne vient pas du sérail SF, mais son livre, comme bien d'autres, montre à quel point les apports du genre ont désormais pénétré la culture commune, et permis une lecture accessible à tous pour un univers romanesque où pandémie et démontage de notre infrastructure technologique ne requièrent plus de précautions avant emploi, sont immédiatement présents dans l'intrigue. Et comme c'est écrit avec maestria, on peut recommander le roman à tous, même les lecteurs de SF en savoureront les phrases !

—Pascal J. Thomas

Fantastique

Garth NIX
Les Libraires
gauchers de Londres
(The Left-Handed
Booksellers of London)

Leha, « Young Adults »,
 mai 2022, 372 p., 20 €

[langue : français]

Angleterre, 1983. Susan Arkshaw vient d'avoir 18 ans et va bientôt quitter sa campagne natale où elle vit avec sa mère. Elle part à Londres pour poursuivre ses études et compte bien en profiter pour chercher ce père qu'elle n'a jamais connu et dont sa mère évite de lui parler. C'est en menant cette enquête qu'elle fait la rencontre de Merlin Saint Jacques, un

libraire gaucher, et pénètre dans un monde étrange entre deux dimensions, celle de la réalité et celle de la magie.

Débordant d'idées et d'action, *Les Libraires gauchers de Londres* pêche par son positionnement de roman Young Adults. En effet, Garth Nix, sans doute pour ne pas perdre son cœur de cible, fait le choix d'une narration totalement linéaire et évite soigneusement les descriptions sanglantes alors que les morts se succèdent. Ainsi, dès le premier chapitre, le décès plutôt violent de Frank Thringley se réduit à un effet spécial façon *Buffy contre les vampires*, qu'en l'absence d'images, de simples mots ont bien du mal à rendre impressionnant.

Même si ce n'est pas la première fois qu'une œuvre de fiction entraîne ses lecteurs à la frontière des mondes réel et magique, Garth Nix sait faire preuve d'une certaine originalité en inventant cette sorte de police qui veille à ce que les créatures fantastiques n'empiètent pas sur le quotidien et inversement. Le romancier australien imagine ainsi une organisation millénaire de libraires qui maintient cet équilibre, avec des libraires droitiers qui gèrent la magie et des libraires gauchers qui assurent la sécurité armée face aux menaces surnaturelles. En situant l'action dans les années 1980 d'une Angleterre qui a déjà fait sa révolution féministe, mais bien avant la généralisation du téléphone portable, l'auteur peut isoler ses personnages principaux, les séparer sans moyen de se joindre à l'aide de cette extension naturelle qu'est devenu le *smartphone* au 21^e siècle, et leur permettre d'utiliser un sort plutôt qu'un banal GPS pour se retrouver.

Débarquant de sa campagne natale, Susan est la guide idéale pour visiter cet univers parallèle dont elle découvre les secrets en même temps que le lecteur. Pourtant, la sympathique jeune fille se fait rapidement voler la vedette par le très excentrique et volubile Merlin, libraire gaucher, que seule sa sœur jumelle Viviane, libraire droitère, semble pouvoir canaliser. Ce trio croise des monstres

appartenant à un bestiaire magique tout à la fois inédit et classique. On a ainsi des ersatz de vampires avec les suçoteurs (comme Frank Thringley) et des succédanés de zombies avec les fils-du-chaudron, et d'autres créatures qui pourraient ressembler à des esprits élémentaires. On a aussi un loup Fenrir, libre variation du fils du dieu Loki et de la géante Angrboda, emprunté à la mythologie nordique.

On peut remarquer que la construction du roman n'est pas sans rappeler la structure générale d'un jeu vidéo. Nous avons trois héros qui agissent en coopération et doivent affronter plusieurs épreuves, faisant irrésistiblement penser à la progression en niveaux d'un jeu. Chacune des étapes franchies leur permet d'acquérir (principalement Susan) les compétences et les connaissances nécessaires pour faire face et vaincre le boss final. Cela ajoute à la linéarité d'un récit qui aurait certainement gagné à complexifier sa narration, par exemple en alternant les points de vue.

Même s'il n'arrive pas à développer l'évident potentiel entraperçu dans les premiers chapitres, *Les Libraires gauchers de Londres* reste une lecture sympathique. Les trois personnages principaux sont suffisamment agréables pour que l'on ait envie de suivre leurs aventures jusqu'à leur terme, mais peut-être pas de les retrouver dans un deuxième tome.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

**Kim Stanley
ROBINSON**
The Lucky Strike

PM Press, « Outspoken
Authors » n° 02, octobre 2009,
128 p., \$ 12.00

[langue : anglais]

Kim Stanley Robinson nous a habitués aux longs romans, voire aux trilogies, mais il a au début de sa carrière écrit un certain nombre de nouvelles, courtes ou longues. Paru en 1984 dans *Universe* 14, « The Lucky Strike » est la première de la poignée d'uchronies qui ont jalonné la carrière de Robinson, et aussi un conte moral qui aborde un thème toujours controversé : fallait-il utiliser des armes nucléaires contre le Japon en 1945 ?

Un accident d'avion fournit donc le point de divergence, le fameux colonel Paul Tibbets disparaît inopinément, et Franck January, bombardier qui se pose beaucoup de questions, ne voudra pas incinérer Hiroshima. On trouve déjà dans ce texte la documentation méticuleuse dont l'auteur est coutumier, et un regard moral sur les questions politiques. Le Tibbets historique avait publiquement exprimé son absence de scrupules quant aux bombardements. January se distingue de ses coéquipiers, qui moquent son attitude d'intellectuel, et se met à la place des civils. Mais le texte se concentre sur son sort personnel, et le sacrifice qu'il consent.

Le livre est complété par « A Sensitive Dependence on Initial Conditions », curieux mélange entre réflexion sur le déterminisme, historique ou scientifique ; le langage des systèmes dynamiques est convié, sections de Poincaré, exposants de Lyapounov... on peut y voir une tentative précoce de la part de Robinson d'étendre les frontières de l'écriture littéraire. Le

texte était paru au départ dans le recueil consacré à Robinson par la série *Author's Choice Monthly* de Pulphouse Publishing. Une sorte d'ancêtre de cette collection « Outspoken Authors » !

Comme toujours, le fascicule est complété par une longue entrevue, réalisée ici par le directeur de la collection, Terry Bisson, qui discute longuement avec son collègue de méthodes d'écriture et de sa conception de la fiction — notamment l'idée de la réhabilitation des passages d'exposition, à la Jules Verne plutôt qu'à la Robert Heinlein, alors qu'ils sont traditionnellement stigmatisés par le discours habituel au sein du milieu SF, sous le nom d'*expository lumps* ou d'*infodumps*. Un objet précieux pour les fans de Robinson...

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

**Kim Stanley
ROBINSON**
Lune rouge
(Red Moon)

Bragelonne, « Bragelonne SF »,
avril 2022, 456 p., 25 €

[langue : français]

Travaillant pour une société suisse, Fred Fredericks, ressortissant américain, fait son premier voyage vers la lune pour y livrer un appareil de communication sécurisé à un haut fonctionnaire chinois. Au cours du vol, il se lie d'amitié avec Ta Shu, poète et vlogueur, qui lui aussi visite l'unique satellite naturel de la Terre pour la première fois. Alors que Fred se trouve, bien malgré lui, mêlé au meurtre de l'homme qu'il devait rencontrer, Ta Shu va utiliser tous ses réseaux et connaissances pour lui venir en aide. Les deux compagnons de voyage sont emportés dans un tourbillon d'aventures lunaires sur fond de complots politiques. Ils se

retrouvent ainsi chargés d'escorter Chan Qi, fille d'un haut dignitaire du parti, mais agitatrice identifiée par les services de sécurité, pour un retour compliqué sur Terre.

Une œuvre de science-fiction n'est jamais réellement intemporelle, elle est forcément marquée par l'instant où elle a été écrite. À une époque où la politique internationale se révèle imprévisible, décrire un futur relativement proche, 2047, où la Fédération de Russie est pratiquement absente du décor, donne instantanément un coup de vieux à un roman de SF par nature futuriste. Publié en 2018, aux États-Unis, *Lune rouge* s'intéresse tout particulièrement à une Chine qui a fait de la lune sa nouvelle aire de jeu, développant des projets au long cours comme seule la Chine millénaire peut en concevoir. Une Chine qui, malgré son organisation structurée par un parti qui se veut omniscient et omnipotent, semble être sur le point de connaître une nouvelle révolution menée par le peuple et pour le peuple.

Alors que tous les éléments étaient réunis pour que Kim Stanley Robinson nous offre un véritable roman de *hard science* sur la colonisation lunaire, le romancier ouvre le bal par un crime et un début d'enquête, qui se poursuit par une série d'allers-retours entre la Chine continentale et les diverses installations sélénites chinoises. Fred Fredericks et Ta Shu se partagent tout naturellement la narration de ce récit, qu'ils soient ensemble ou séparés. Ils ne sont cependant pas les héros de cette aventure dont ils sont au mieux les acteurs involontaires et parfois les simples témoins. Lorsque Chan Qi vient compliquer l'équation, elle devient le binôme de choix d'un Fred Fredericks apolitique, lui faisant subir un discours révolutionnaire mâtiné des inquiétudes d'une femme enceinte. Car, Chan Qi porte un enfant, plus précisément le premier enfant qui naîtra sur la lune. À ce trio de protagonistes s'ajoutent une I.A. et un mystérieux analyste qui, en plus de commenter la situation politique, inter-

viennent jusqu'à ce que l'homme soit envoyé dans les geôles de la sûreté intérieure, et que l'entité artificielle prenne son indépendance.

Malgré la traduction exemplaire de Sylvie Denis, agrémentée de notes explicatives bienvenues, *Lune rouge* est bien moins convaincant qu'*Aurora*, œuvre du même Kim Stanley Robinson éditée par Bragelonne en 2019.

—Philippe Paynard

Science-Fiction

Rudy RUCKER
Saucer Wisdom

Transreal Books, 2019, 337 p.,
livre électronique

1ère édition : Tor Books, 1999.

[langue : anglais]

Faut-il lire et jauger *Saucer Wisdom* comme un roman ? On suivra plutôt l'auteur dans sa propre présentation de l'ouvrage, version 2016, écrite pour cette (auto-)édition : il s'agit de transréalisme, autrement dit d'un mélange assumé d'auto-fiction généreusement exagérée et d'imagination délirante et documentée.

Ce livre est né dans les années 1990 d'un projet qui s'inscrivait dans une collection de livres lancée par le magazine *Wired*. Rucker devait y livrer une série de spéculations futuristes présentées de façon amusante — mais l'écrivain choisit pour récit-cadre un voyage dans le temps en soucoupe volante, et enrôle dans sa présentation à l'éditeur un ami aux allures inquiétantes de rescapé d'une rencontre du troisième type. Le stratagème marche presque trop bien !

Et voici Rucker lancé, qui nous déroule sa caravane d'innovations de plus en plus ébouriffantes : on commence doucement avec les *me-shows*, des chaînes de télé consacrées à la vie d'une personne (ici, la réalité a rattrapé l'imagination), et les

lifeboxes, qui conservent l'essentiel d'une personne après sa mort. Mais la soucoupe part dans le futur, et après les caméras-libellules et les ordinateurs mous à base biologique, nous attaquons les choses sérieuses avec des manipulations de plus en plus profondes de la structure de la vie et de la matière, et des sauts jusque dans le quatrième millénaire. Tout au long des siècles toutefois, on a gardé le souvenir de *Saucer Wisdom*, ce livre génial écrit par Rudy Rucker à partir des notes de Frank Shook, qui va faire du futur une publicité si réussie qu'il convient de s'assurer qu'il s'écrive effectivement, en suivant les détails connus de longue date dans les siècles à venir. Fuyons les paradoxes temporels.

Rucker, s'il se met en scène en scribe fidèle, ne fait pas de son alter-ego fictionnel un voyageur soucoupiste. Le rôle est dévolu à un personnage douteux, que l'on imagine hirsute et halluciné, le Frank Shook susmentionné. Mais Shook se démarque de l'ufologue de bas étage, et n'a que mépris pour les récits d'enlèvement par des humanoïdes qui semblent n'avoir pour but que la stimulation sexuelle des sujets humains. Avec l'aide de son amie Peggy Sung, nettement plus intelligente et plus roublarde que lui, il a mis au point une méthode pour attirer de vrais extra-terrestres, qui l'emmènent avec eux pour des sauts ciblés d'observation du futur. Il rapporte ses notes, et l'écrivain les met en forme. Non sans disputes et âpres négociations sur les questions financières — les passages du livre qui impliquent Shook sont de loin les plus drôles, prétextes à promenades dans les recoins les plus excentriques de la culture californienne, et lieu des rares péripéties que s'autorise le livre.

Car les descriptions fantasmagoriques de limaces bourrées de données et super-intelligentes, même illustrées des dessins schématiques et sans prétention de Rucker lui-même, finissent par lasser : oui, nous pouvons penser que l'analyse de l'univers accordera, de plus en plus, un immense pouvoir aux humains sans

exiger d'eux beaucoup de réflexion individuelle, mais l'étalage touristique de toutes ces possibilités, quoique fascinant, manque à la longue de tension dramatique. Je préfère Rucker en romancier sans ambiguïté, même si sa verve et son imagination font de son catalogue de transfuturisme débridé une lecture encore agréable.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Florian VERNET

666

***E avisa-te que soi pas
Nostradamus***

E...rau edicions, avril 2022,
130 p., 14 €

[langue : occitan languedocien]

Il est difficile d'ignorer l'œuvre de Florian Vernet quand on connaît un peu la littérature occitane. Éternellement remuant, à la fois enseignant, militant de la langue et écrivain, il a œuvré à la fois en grammaire, en étymologie et en lexicographie, et signé des ouvrages satiriques, policiers et de science-fiction depuis bien des années.

Ce court roman présente l'avantage — ou l'inconvénient, selon les goûts — d'être moins touffu que la plupart de ses œuvres, dépourvu de la hargne narquoise qui prenait sans doute trop de place dans ce roman à clé qu'était *La Nau dels Fòls*, histoire de l'ascension et de la chute d'un arriviste exploitant l'innovation technologique (qui m'avait fait penser au Mériadec du *Littératron* de Robert Escarpit), située dans un pays où les différences linguistiques réelles entre les citoyens se doivent d'être soigneusement dissimulées. Ici nous avons droit à un roman qui réussit le tour de force d'être à la fois pré- et post-apocalyptique, un roman épistolaire où le narrateur reçoit, de la part de son meilleur ami, Martin, qui

vient de s'évaporer brusquement, une clé USB bourrée de récits qui semblent tracer les événements de quelques décennies à venir.

On comprend peu à peu que la solution de l'énigme est à rechercher dans les recherches des parents de ce Martin, eux-mêmes mystérieusement disparus quelques années auparavant. Le destin personnel du narrateur finit par s'effacer devant celui de Martin, mais paradoxalement le cadre inquiétant des années 2030 du livre perd de sa menace au vu des perspectives à plus long terme qui s'esquissent.

Les personnages sont bien campés, notamment la profession de scénariste du narrateur, Julian — lui aussi un ambitieux qui réussit vite dans la vie, avant de revenir à ses racines ; un peu moins bien (et ça ne surprendra pas) le milieu scientifique dans lequel sont censés évoluer Martin et ses parents. Le cadre géographique est lui aussi très justement décrit, même si une discrétion factice et assurément ironique pousse l'auteur à écrire « B. » et « M. » pour Béziers et Montpellier, tandis qu'il mentionne explicitement Nîmes, Narbonne et Carcassonne !

La langue coule sans difficulté. De la part d'un connaisseur aussi fin et complet de l'occitan, il ne peut s'agir que d'un parti-pris de facilité de lecture, de rester proche d'un occitan parlé sans tentative de se débarrasser des gallicismes, alors même que la syntaxe reste mâtinée de quelques-uns des chevaux de bataille de l'auteur, comme l'emploi de la négation *non* avant les formes verbales, alors que la langue actuelle utilise plutôt *pas*, et après les dites formes verbales. Rassurez-vous, au bout de quelques pages, on le remarque à peine, tant on est pris par l'intrigue.

Une réussite, donc, qui nous donne à découvrir un Vernet hors de son champ habituel — ce qui n'empêche pas d'attendre son prochain livre, qu'on

espère caustique et hors des sentiers battus.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction & Essai

Ayas, humour et esprit de La Commune

Editions du Somnium, « Sciences et Fictions à Peyresq », juin 2014, 298 p., 15 €

Ouvrage dirigé par Ugo Bellagamba, Estelle Blanquet, Éric Picholle & Daniel Tron

[langue : français]

Chaque année, les rencontres de Peyresq donnent lieu à un volume de compte-rendu des échanges, agrémenté d'articles des participants tournant autour du même thème. Cela prend un certain temps, et parfois même très longtemps. En 2012, le thème était les intelligences artificielles, et ce fut le dernier Peyresq auquel participa Roland Wagner, qui en avait été un participant aussi régulier qu'apprécié. Les organisateurs décidèrent de réaliser un volume supplémentaire consacré à Roland, qui fut exécuté avec la rapidité que commandait le chagrin ressenti par tous.

Qu'y trouve-t-on donc ? Tout d'abord un petit bout des échanges de mai 2012, ceux de la session consacrée aux Ayas, les intelligences artificielles mises en scène par Wagner dans son cycle des Futurs Mystères de Paris. Dans la même optique, une poignée d'articles signés des suspects habituels : Trudel et Picholle y étudient le rapport finalement très sérieux de Roland Wagner à la SF ; j'y commets un fragment tellement anecdotique qu'il vaut mieux le passer sous silence ; Estelle Blanquet rapporte comment on peut faire comprendre aux enfants très jeunes la nature de l'expérimentation scientifique à partir

d'un fragment de « Honoré a disparu » (il faut le faire !); Samuel Minne étudie les IA dans *Le Chant du Cosmos*; Jean-Luc Gautero nous livre une investigation très fouillée des rapports de Wagner avec marxisme et anarchisme; Simon Bréan, enfin, fournit un panorama de quarante pages sur l'œuvre de Wagner, magistral comme à son habitude, et qui s'en plaindrait ?

Le tout est complété par trois nouvelles qui jouent avec l'univers de Wagner sans essayer de pasticher sa manière. Claude Ecken, sur le mode sérieux qui est le sien, met en scène des intelligences artificielles empruntées à Roland, les fantomas, en lutte contre toute une coterie d'entreprises indéclicates. C'est Jeanne-A. Debats qui reprend le plus d'éléments et de personnages à Wagner dans « Rôl l'improbable », un long récit d'enquête à résonances musicales. Ugo Bellagamba, enfin, reste plus léger et humoristique dans « Le Réducteur de possibilités ».

Il convient sans doute d'être un inconditionnel pour se passionner pour cette addition modeste au canon des études wagnériennes. Mais tout s'y lit avec plaisir et intérêt, et peut se consommer par petites doses au gré des retours nostalgiques sur une œuvre dont on ne se lasse pas.

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Bifrost n° 108

Le Béliat, novembre 2022, 192 p.,
11,90 €

[langue : français]

Je dois commencer par une déclaration de conflit d'intérêts : ayant participé à ce numéro de *Bifrost*, même si je ne touche pas de pourcentage sur les ventes, je ne peux être considéré comme une source objective. Je m'efforcerai d'être factuel.

Le dossier du moment est consacré à Octavia E. Butler, écrivaine dont la réputation n'a cessé de croître aux USA depuis les années 1990, et arrive à maturité en France maintenant, quinze ans après sa mort, alors même qu'elle y avait été publiée dès le début des années 1980⁹. L'intéressante interview de Marion Mazauric — lancée dans un beau projet d'édition raisonnée de l'œuvre au Diable Vauvert — m'a parfois semblé verser dans l'hagiographie : Butler a écrit d'excellentes choses, a dû surmonter bien des obstacles pour y arriver, autant en elle que dans la société ambiante, mais reste un exemple paradigmatique d'adolescent inadapté sauvé par son obsession pour la SF. Ou peut-être pas si paradigmatique que ça, si on prend en compte le point de vue unique qui était le sien, celui d'une femme noire passionnée de SF. Ketty Steward apporte un éclairage original avec une étude sur l'empathie informée par les travaux de deux psychologues, et le guide de lecture entreprend de combler les lacunes du lecteur à propos de Butler (surtout s'il ne lit qu'en français), sans complaisance. Nous avons enfin droit à une bibliographie, à une bonne interview condensée par Charles N. Brown (qui avait l'habitude d'effacer ses questions du texte final), dont on aurait pu, pinaillons un peu, éliminer quelques doublons avec l'article biographique ; article où on aurait aimé trouver une identification plus précise des sources (manique un jour, manique toujours, je m'assume).

La nouvelle de Butler qui accompagne le dossier, « Enfants de sang », est de celles qui font regretter que l'autrice ait presque toujours dédaigné la forme courte. Les humains vivent une symbiose heureuse, et soumise, avec les extra-terrestres. Pourquoi ce bonheur nous dégoûte-t-il, et comment l'auteur nous incite à l'accepter comme un bien.

Le reste du numéro est fidèle à la tradition du magazine, avec une rubrique

9. J'y contribue via un article biographique essentiellement compilé à partir d'interviews de l'autrice.

critique étoffée, complétée par un article de Philippe Boulrier qui, bonne idée, passe en revue une poignée d'anthologies, une rubrique scientifique sur l'espace inter-stellaire, une interview de l'illustrateur Guillaume Sorel, et trois nouvelles de plus.

Nicolas Martin nous livre une histoire horrifique, qui n'arrive pas à transcender ses prémices. Rich Larson met en scène une version biotechnologisée de la rivalité entre frères, avec la dramatisation que permet et encourage la SF, mais l'histoire elle-même se résume à une virée dans un paysage imaginaire somptueux. Peter Watts enfin sait, lui étonner : parti d'une exploration de l'éthique du cyborg, qui a de solides preuves de son irresponsabilité quand les choses tournent mal, il va nous sortir du chemin balisé.

Vous savez tout !

—Pascal J. Thomas

Science-Fiction

Finalistes du Prix Rosny aîné 2022

Quarante-Neuvième Convention
Nationale Française de Science-
Fiction, Bergerac, 18-21 août
2022, 208 p., hors commerce.

[langue : français]

En avant pour notre habituel coup de périscope sur les favoris des fans, façon SFF. Agrémenté de petits à-côté, comme la liste des conventions nationales françaises/francophones depuis le début, et le lauréat du Prix Aristophane du théâtre de SF. Cette année, il s'agit d'« Examen 2222 », de Marc Séfaris, qui se lit à peu près bien, et doit se prêter à la scène, mais me remémore surtout l'adage selon lequel les bons sentiments ne font pas de bonne littérature.

Le gros du recueil est consacré aux finalistes dans la catégorie « Nouvelles » du Prix Rosny aîné¹⁰, soit cette année :

Stéphane BEAUVERGER, *Collisions par temps calme*, La Volte, octobre 2021, 128 p.

Ugo BELLAGAMBA, «Mémorial de Philæ », in *Et si Napoléon...*¹¹, Mnémos.

Bénédicte COUDIÈRE, *Mécanique en apesanteur*, Armada, mars 2021, 36 p.

Christian LÉOURIER, « Je vous ai donné toute herbe », in *Bifrost* n° 101.

Audrey PLEynet, « La Solitude des fantômes », in *Par-delà l'Horizon*, ActuSF.

Joëlle WINTREBERT, « Vertiges de l'amour », in *Galaxies* n° 72/114.

On remarquera la présence de deux textes qui sont parus sous forme de fascicules indépendants — le format *novella* semble gagner du terrain chez nos éditeurs. Le terme est sans doute impropre, d'ailleurs, en ce qui concerne le texte de Coudière, qui tourne autour de 60 000 signes : les règles du Prix Hugo (dont le Rosny aîné, ce n'est pas un secret, s'est largement inspiré à sa création) définissent une *novella* comme un texte comportant entre 17 500 et 40 000 mots, soit entre 87 500 et 200 000 signes environ. Entre 7 500 et 17 500 signes, on est une *novelette* (longue nouvelle), au-dessus de 40 000 un *roman*. Le Beauverger doit friser ou dépasser les 200 000 signes, le Coudière est en-dessous des 87 500, peu importe, tous se retrouvent dans l'unique catégorie dévolue par le Rosny aîné aux textes courts, au motif que la production francophone en la matière est bien moins abondante que l'anglophone. Ces circonstances pourraient changer, et qui sait, les règles aussi, mais revenons à notre propos. Nous sommes ici pour nous faire raconter des histoires.

10. Nous ne saurions trop recommander le site qui assure gestion et information du prix : <https://www.noosfere.org/rosny/default.asp>

11. Chroniqué par Eric Vial dans *KWS* n° 89, août 2022.

On en trouvera dans ce recueil qui poussent dans leurs retranchements des motifs déjà connus en SF — cela fait partie du jeu. Léourier, par exemple, met en scène la colonisation d'une planète lointaine par des enfants sous la houlette de leur nef stellaire intelligente. C'est aussi l'occasion de s'interroger sur la parentalité. En l'occurrence, je trouve que les interrogations s'arrêtent trop tôt. Wintrebert, elle, se situe en amont, dans la vie d'un couple qui s'interroge sur l'opportunité d'avoir des enfants, puis sur la répartition des responsabilités dans le processus de gestation. C'est ciselé avec humour, travaillé dans le détail, un peu trop prévisible sans doute.

Pleyner m'a frappé plus fort — sa société future où chacun s'enferme dans sa bulle de réseau est un exemple intéressant d'une dystopie sociale (involontaire) qui laisse chacun se réfugier dans sa propre utopie. Elle m'a fasciné, et amusé : dès 1979, le *National Lampoon* décrivait sous forme de satire un futur peuplé de *TV blind*, incapables de voir autre chose que ce que leur montre leur écran de télévision. Une fois de plus, l'humour côtoie dangereusement la SF, ou vice-versa. Le texte est un de mes préférés du recueil, avec un petit regret : que la réaction des protagonistes de Pleyner soit, en somme, celle des protagonistes de mainte dystopie, révolte avortée et fuite.

Coudière — qui a eu la faveur des votants du prix cette année — met en scène une protagoniste plus poignante : clouée dans une chaise roulante sur Terre, elle est libérée par le séjour dans l'espace. On pense à *Stardance*, de Spider et Jeanne Robinson. La Cassandre de Coudière vit avant tout pour son talent, cette capacité à parler aux machines pensantes qui lui confère une étonnante compétence comme débogueuse. C'est un peu trop magique pour que j'en ressente un vertige purement SF, lecteur technocentré que je suis.

Bellagamba revient sur un territoire ancien pour lui, la combinaison de l'antiquité égyptienne et de l'histoire de la

Révolution Française et de ses conséquences. Avec ici un rebondissement inédit — qui aurait sans doute pu mener à des développements plus échevelés dans le cadre d'un roman. J'aime bien les incontrôlables crinières, mais on se contentera de ces quelques pages bien peignées.

Le court roman de Beauverger est difficile à comparer avec les autres. Sylas vit heureux sur une île bretonne avec son compagnon Kylian, architecte naval, et leur fille Typhaine. La Terre est paradisiaque, grâce notamment à Simri¹², une intelligence artificielle pour laquelle Sylas confectionne certains algorithmes. Sa sœur jumelle, Calie, compositrice en vue, débarque sur l'île avec une résolution suicidaire : être autorisée à échapper aux radars de Simri. Nous avons ici une utopie — tout est trop beau et raffiné jusqu'au bout des ongles, jusqu'aux prénoms des personnages, la prospérité est partagée par tous — et on va nous faire comprendre qu'elle est aussi uchronie. Mais par un mécanisme de séparation des flots historiques d'une grande originalité. Beauverger use d'une forme très élaborée, avec de nombreuses répétitions volontaires pour présenter son récit de chaque point de vue, des descriptions luxuriantes... au point que j'ai trouvé le résultat un peu long par rapport au contenu. Question de goût, je suppose.

Quoiqu'il en soit, aucun texte n'a manqué de m'intéresser, et force est de constater que la SF française dispose d'une cohorte d'auteurs actifs et d'une impeccable compétence, dont ces six ne sont qu'une fraction émergée — il faudrait aussi aller lire les romans finalistes du prix, il faudrait aussi aller lire du fantastique, il me faudrait une demi-douzaine de personnalités parallèles...

—Pascal J. Thomas

12. N'était-ce pas une pomme que proposa le serpent ? :-)

Essai

Yellow Submarine

140

Dossier R C Wagner 3

Revue dirigée par André-François Ruaud

Moltinus, Juillet 2020,
460 p., 25 €

[langue : français]

Alors, commençons par ma déclaration de conflit d'intérêt et copinage scandaleux : André-François Ruaud, avec qui il peut m'arriver de prendre un pot, dit du bien de moi dans ce volume, page 70. Après, Roland était un ami, ça se sait, j'aurai donc du mal à être objectif.

Je ne cesse pas d'être impressionné par les dimensions du travail documentaire entrepris par Ruaud sur les archives Wagner. Bien lointaines sont les années où *Yellow Submarine* était un fanzine de quelques pages photocopiées. La marque sert désormais à une série d'énormes recueils de documents sur Wagner, amoureusement rassemblés à partir de manuscrits et de fichiers informatiques. Celui-ci est le troisième de la série, qu'il faut considérer comme un complément, destiné aux passionnés, de la réédition raisonnée des œuvres complètes (du moins celles parues sous son nom, il faudra un jour s'intéresser aux Jimmy Guieu écrits avec « l'aide » de Richard Wolfram).

Dans ce numéro, on trouvera un petit trésor : une trentaine de pages de fragments inédits écrits pour *Rêves de Gloire*, qui n'ont pas trouvé leur place dans le roman (ni dans le recueil de nouvelles qui l'a complété, *Le Train de la réalité*). On les lit avec autant de plaisir que s'ils étaient des pages additionnelles du roman, qui a connu tant d'états successifs et de révisions. Il y a une vingtaine de pages d'autres fragments,

très brefs, fascinants — et déprimants — pour les perspectives qu'ils ouvrent, potentialités condamnées à jamais.

Précieux aussi, le très long entretien réalisé dans les années 2000 par Richard Combailot, dans lequel Wagner revient sur de nombreux épisodes de sa vie. Il est complété par des réminiscences de gens qui ont connu Roland : Ruaud lui-même, et Bruno Ferret et Yves Letort, amis parisiens, et acteurs occasionnels du milieu SF (le deuxième a été impliqué dans *Radio Libertaire*, et dans *L'Astronaute Mort*, la maison d'édition qui publia en plaquette le fameux *H.P.L.* de Wagner).

L'essentiel du volume — plus de 300 pages — est consacré à l'intégrale des chroniques de livres que Wagner a pendant des années écrites pour le magazine de jeux *Casus Belli*. Je savais Roland féru et érudit de SF, je ne me rendais pas compte de la quantité de livres qu'il arrivait à lire, et dont il rendait compte brièvement mais avec justesse, et toujours avec un œil sur les potentialités scénaristiques pour les maîtres de jeux de rôle. Impressionnant, même si ce n'est pas à lire d'un seul trait.

Dans sa présentation du numéro, Ruaud annonce d'autres volumes, consacrés aux nombreux manuscrits inédits de Wagner, œuvres de jeunesse qui peuvent manquer de finition mais intéresseront forcément les amateurs wagnériens¹³ ; le volume 4 (*Yellow Submarine* 141) est paru en avril 2022, le volume 5 (*Yellow Submarine* 142) est à paraître en janvier 2023.

—Pascal J. Thomas

13. Tout cela est vendu, par exemple, via le site des Moutons Electriques. A vos souris !